

329
L. PÉRICAUD, DELORMEL & ÉDOUARD PHILIPPE

LES

GRENADIERS

DE MONT-CORNETTE

OPÉRA-BOUFFE, EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M.

CHARLES LECOCQ



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1887
Droits de traduction et de reproduction réservés.

84859

Gescheit
Hr. C. Boire

LES
GRENADIERS DE MONT-CORNETTE

OPÉRA-BOUFFE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des BOUFFES-PARIISIENS,
le 4 janvier 1887.

Direction de M^{me} UGALDE.

1887
1888

PERSONNAGES

LA GRENADE, gouverneur de Mont-Corvette.	MM.	MAUGÉ.
BEL-AMOUR, maréchal des logis des grenadiers à cheval		PICCALDOA.
CANUT.		LAMY.
GIRASSOL, nourricier		GOUDON.
LE DUC DE RIO-SECO		GAUSSINS.
TONIO, fils de Pitchounetta et duc de Rio-Secco	MMES	MARGUERITE UGALDE.
GERTRUDE, fille de la Grenade.		B. TERBAULT.
PITCHOUNETTA, femme de Girassol		TASSILLY.
TOUPIE, trompette de Grenadiers, (côte muet).		
ROSINA		
NÉRILKA.	}	Filles du village.
PRÉCIEUSE		
NINETTE		
FLORENTINE.		
BAPTISTA.		
DOROTHÉE	}	Nourrices.
JACINTA		
MATHURINE.		
BIANCA		
FÉLICE		
TOUPIE		

GRENADES, VILLAGEOIS, NOURRICES.

Pour la musique et la mise en scène détaillée, s'adresser à MM. CAUDENS, père et fils, Boulevard des Capucines.



LES

GRENADIERS DE MONT-CORNETTE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente la place de Mont-Cornette; au fond les montagnes dont la cime se perd dans les nues. — A gauche, une maison sur le fronton de laquelle on lit: GIRASSOL, NOURRICIER. — En face, la maison du gouverneur. A droite au fond, un banc.

SCÈNE PREMIÈRE

DOROTHÉE, JACINTA, MATHURINE, BIANCA,
FÉLICE, TULIPE.

Au lever du rideau, toutes les nourrices, leurs nourrissons au bras, se promènent; quelques-unes sont assises.

LES NOURRICES.

CHŒUR.

Petits
Chéris,
Prenez vos plus douces poses,

Dormez,
Bébés,
Sur vos beaux oreillers roses.
Pendant que monsieur Girassol
Examinera vos nourrices
Qui rendent de si grands services
Aux gens de ce fortuné sol,
Dormez,
Bébés.

GIRASSOL, entrant suivi de Pitchounetta et passant en revue
les nourrices.

Très bien ! Parfait ! Cependant Mathurine
Ce poupon-là, vous appartient-il bien ?

MATHURINE.

Ah ! oui, monsieur.

GIRASSOL.

Eh bien, moi, j'imagine...

MATHURINE.

Quoi donc ? monsieur.

GIRASSOL.

Qu'il n'en est rien.

Faites-moi voir votre étiquette
Ou plutôt celle du bébé.

MATHURINE, montrant une étiquette accrochée au bébé.

La voici, monsieur.

GIRASSOL, lisant.

« Castagnette,
Fille de Piétro Barnabé. »

DOROTHÉE.

Mais c'est le mien qu'elle a, la bonne apôtre.

GIRASSOL.

Voyons un peu l'étiquette du vôtre.

Lisant.

« Théodoros, fils de Véronique ! »

JACINTA.

Mais c'est le mien, oui, c'est le mien qu'elle a.

LES TROIS NOURRICES, se montrant les étiquettes.

C'est le mien,
Vous voyez bien.

TOUTES.

C'est le sien !... (Bis.)

GIRASSOL.

Silence !
Et que l'échange commence.
Reprenez
Vos bébés,
Qu'à leur place
On les remplace.

LES NOURRICES, échangeant leurs poupons.

Le voici !
Celui-ci
Est bien
Le mien,
Grand merci.

GIRASSOL, au public.

Pour qu'on ne puisse les confondre,
Et que je sache quoi répondre,
Quand je les remets aux nounous
Je les étiquette tous.

LES NOURRICES, berçant.

Petits chéris,
Etc.

GIRASSOL.

C'est très bien !... c'est très bien !... Notre gouverneur, le capitaine La Grenade sera content de vous, nourrices.

4 LES GRENADIERS DE MONT-CORNETTE

PITCHOUNETTA.

Il a tant d'intelligence ! tant ! tant !

GIRASSOL.

Pitchounetta, ma chère femme, je remarque avec peine que vous vous élancez trop dans les régions éthérées, chaque fois qu'il est question de notre gouverneur.

PITCHOUNETTA.

Ah ! c'est un homme si complet !

GIRASSOL.

Comment le savez-vous ?

PITCHOUNETTA.

Mais rien qu'à voir l'autorité de son caractère. Et puis, quoi, il est bien permis à une pauvre veuve d'admirer un bel homme qui passe.

GIRASSOL.

Comment, une pauvre veuve ? Vous êtes ma femme

PITCHOUNETTA.

Avant de l'être, monsieur, n'étais-je pas veuve du duc de Rio-Seco, l'ancien seigneur du village ?

GIRASSOL.

C'est vrai !

DOROTHÉE, sortant des rangs.

Dites donc, monsieur Girassol, il y a Jacinte qui dit qu'il n'est pas mort, l'ancien mari de madame.

PITCHOUNETTA.

Jacinte est une sottie.

JACINTA, de même.

Dame, c'est Mathurine qui prétend qu'on n'a jamais pu retrouver son acte de décès.

GIRASSOL.

Mathurine est une buse.

ACTE PREMIER

5

MATHURINE, de même.

C'est papa qui m'a dit ça quand j'étais petite.

PITCHOUNETTA.

Ton père est une oie ! Sachez toutes que mon premier mari, l'illustre duc de Rio-Seco, a disparu il y a vingt ans, lors de la dernière guerre que fit à l'Espagne, l'empereur Napoléon I^{er} et qui amena le capitaine La Grenade, à la tête de ses grenadiers à cheval, dans notre village : c'était en 1808.

GIRASSOL.

Sachez aussi que ce duc de Rio-Seco, était propriétaire d'un fils dont madame était la mère ; que ce fils avait été placé dans mon agence, et que c'est en venant le voir que la duchesse tomba éperdument amoureuse de moi, et m'épousa quand son mari eut disparu.

PITCHOUNETTA.

Il le fallait bien puisque vous m'aviez compromise.

On entend un appel de trompette.

TOUTES LES NOURRICES.

Oh !... les grenadiers !...

GIRASSOL.

Allons, au conservatoire, les bébés.

PITCHOUNETTA.

Mais la revue n'est pas finie.

GIRASSOL.

Laissez-les faire, chère amie, ce sont peut-être les pères de ces enfants.

Les nourrices reportent leurs nourrissons dans la maison à gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, BEL-AMOUR, LES GRENADIERS, VIL-
LAGEOIS, VILLAGEOISES.

BEL-AMOUR.

I

Nous sommes les beaux grenadiers
Et nous cueillons sur notre route
Des lauriers mêlés de baisers,
Aussi le mari nous redoute,
Nous avons un œil indulgent
Pour les faiblesses du village,
Et les femmes en souriant
Fredonnent sur notre passage :
Ah ! qu'il est bien, qu'il est coquet
Le grenadier sous son plumet !
 Quand il passe
 Que de grâce !...
 Qu'il est colossal
 A cheval.

REPRISE PAR TOUS.

Ah ! qu'il est bien,
Etc... etc...

II

Les femmes, on le reconnaît,
Ont toujours aimé l'uniforme ;

Ce n'est pour personne un secret,
 Ce que j'en dis, c'est pour la forme.
 Or, filles, il faut vous hâter,
 Pendant que je suis sous les armés,
 Je vous invite à détailler
 La totalité de mes charmes.

REPRISE EN CHŒUR.

BEL-AMOUR, dépliant un papier.

Et maintenant, simples villageois, un moment de silence. Le gouverneur va parler par ma voix.

PITCHOUNETTA.

Il est malin, le gouverneur.

BEL-AMOUR.

Silence ! Toupie, soufflez dans votre instrument. (La trompette des grenadiers sonne un appel. — Lisant.) Moi, La Grenade, chef de l'État de siège, je décrète : Article 1^{er} le divorce est rétabli.

TOUS.

Ah ! quelle chance !...

BEL-AMOUR.

Silence !... Article 2... Ceux qui voudront divorcer paieront un petit impôt.

GIRASSOL :

Il n'y a pas de danger qu'il oublie ça, le gouverneur.

BEL-AMOUR.

Article 3. Toute marque d'approbation ou d'improbation est interdite. Art. 4. Le marchis-chef, Bel-Amour (c'est moi) est chargé de faire exécuter ces articles : Signé : Auguste, Antony, La Grenade ! Toupie, ressoufflez dedans votre instrument. (Second appel de

8 LES GRENADIERS DE MONT-CORNETTE

trompette.) Et maintenant je vous laisse la liberté de réfléchir. En avant, arche !

TOUS.

Vive les grenadiers !

REPRISE DU CHŒUR.

Les grenadiers sortent.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LES GRENADIERS.

GIRASSOL.

Que signifie ce nouveau décret de notre tyran ? Le divorce ?

PITCHOUNETTA.

Cela ne vous regarde pas... Il est tout-puissant ici.. vous n'avez pas à discuter ses ordres.

GIRASSOL.

Je ne les discute pas, je les commente !

DOROTHÉE.

Dites donc, m'sieu, pourquoi donc que nous avons l'état de siège depuis vingt ans à Mont-Cornette ?

GIRASSOL.

Oh ! c'est de l'histoire que vous me demandez là ?

TOUS.

Oui, oui !

GIRASSOL.

Il y a vingt ans, un nommé Murat Joachim, maréchal

d'un certain Napoléon, pénétra en Espagne, pour faire la guerre à notre roi Ferdinand VII; la hauteur de nos montagnes nous semblait une forteresse inexpugnable; lorsqu'un beau matin, un maréchal des logis chef à la tête de cinquante grenadiers à cheval, vint nous annoncer que le frère du dit Napoléon, un certain Joseph était notre monarque, et qu'il nous mettait en état de siège.

MATHURINE.

Què qu'c'est que ça, monsieur, l'état de siège ?

GIRASSOL.

C'est un siège qui n'est agréable que pour celui qui est assis dessus. Ce simple maréchal des logis chef n'était autre que le grand La Grenade. Je dois lui rendre cette justice, c'est qu'il s'assit sur nous avec une aisance, un saïs façon, qui nous prouvèrent la largeur de son caractère.

PITCHOUNETTA.

Quelle puissance !

GIRASSOL.

Il faut croire que le gouvernement de ce Joseph ne pensa plus qu'il s'était égaré un détachement de grenadiers, dans nos parages, car depuis ce temps, on n'en a eu aucune nouvelle. Il est vrai que Mont-Cornette est sur l'extrême frontière et qu'on n'a jamais su au juste si nous étions français ou espagnols. Se voyant complètement oublié, La Grenade qui s'ennuyait dans le grade de maréchal des logis chef, se nomma d'abord adjudant en vertu de son pouvoir de commandant.

PITCHOUNETTA.

Lui pas bête !

GIRASSOL.

Puis, trouvant que la solde d'adjudant n'était pas assez forte, il s'éleva bientôt au grade de sous-lieutenant, puis enfin à celui de capitaine. Mais aujourd'hui pourquoi ce nouveau bouleversement ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA GRENADE.

LA GRENADE.

Curieux, va !...

TOUS.

Le gouverneur !

LA GRENADE.

Ce n'est pas un bouleversement, c'est une réforme.

LA GRENADE.

I

Pour bien gouverner, je le crois,
Il faut en toute circonstance
Respecter franchement les lois
Puisque d'elles vient la puissance.
Mais comme on peut sans se gêner
De temps en temps les réviser,
Quand une vieille loi m'agace
Par une autre je la remplace.
A cela près, je suis vraiment
Un gouverneur très bon enfant.

II

J'aime la constitution,
La changer serait arbitraire :
Cette grande institution
Me parut toujours nécessaire,
Car tous les jours en y fourrant

Un bon petit amendement,
 J'obtiens par une honnête ruse,
 Ce que la charte me refuse:
 A cela près, je suis vraiment
 Un gouverneur très bon enfant!

CHŒUR.

A cela près. Etc...

GIRASSOL.

Mais enfin, capitaine...

LA GRENADE.

Pardon... je ne suis plus capitaine.

GIRASSOL.

Hein?

LA GRENADE.

Non, je n'y arrivais plus comme capitaine... alors,
 je me suis nommé colonel.

GIRASSOL.

Ah bon!

LA GRENADE.

Ce qui élève ma solde de quatre mille à huit mille.

GIRASSOL.

Parfait !..

LA GRENADE.

C'est vous dire que pour parfaire cette différence, je
 viens d'établir de nouveaux impôts.

TOUS, avec un grognement.

Hum! Hum!

LA GRENADE.

On murmure !... En vertu de mon pouvoir je vous
 décrète le sourire!

TOUS, souriant.

Ah! ah! ah!

LA GRENADE.

A la bonne heure!... (A part.) ils sont enchantés...
Voilà le moyen de rendre les populations heureuses!
C'est de les faire rire!

PITCHOUNETTA.

Quel homme! Quel homme!

GIRASSOL.

Et maintenant, colonel, nous ferez-vous la gracieuseté de nous donner la raison qui vous fait instituer le divorce?

LA GRENADE.

Avec plaisir!... Girassol, j'ai remarqué ta femme!

GIRASSOL.

Ma veuve?

PITCHOUNETTA.

Moi, quel honneur!

LA GRENADE.

De mon côté, je crois ne pas lui être indifférent.

PITCHOUNETTA.

Oh! non!

GIRASSOL.

Madame!

LA GRENADE.

Te l'enlever m'eût été facile... mais je me serais mis en contravention avec la constitution... et je ne veux pas. En conséquence, je crée une loi, je proclame le divorce!... Maintenant libre à cet ange de quitter ton toit pour habiter mes lares.

PITCHOUNETTA,

Ah! c'est la quintessence du génie!

GIRASSOL.

Colonel, vous êtes un tyran.

LA GRENADE.

C'est possible, je ne dis pas le contraire. Ce tantôt même, si la veuve du duc de Rio-Seco y consent, la cérémonie du divorce aura lieu sur cette place, en présence de tout le village.

PITCHOUNETTA.

Si j'y consens!... mais deux fois plutôt qu'une!

LA GRENADE.

Ah! Pitchounetta!...

Il lui tend les bras.

PITCHOUNETTA.

Antony!

Elle va pour s'y précipiter.

GIRASSOL.

Vous n'avez pas encore le droit.

LA GRENADE.

C'est juste, vous n'êtes pas encore séparés, respect à la loi.

GIRASSOL.

Maintenant, colonel, il nous reste à vider une légère question d'intérêt, pour laquelle je réclame de votre grandeur un entretien particulier.

LA GRENADE.

C'est trop juste, mes amis, retirez-vous.

TOUS, murmurant.

Oh! oh!

LA GRENADE.

On murmure... il faudra que je crée un impôt sur les murmures... Allons, souriez, je le décrète.

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

LA GRENADE.

C'est bien ! Assez !... Ils sont heureux !...

REPRISE EN CHŒUR.

Nous possédons certainement
Un gouverneur très bon enfant.

Tout le monde sort.

SCÈNE V

LA GRENADE, GIRASSOL.

GIRASSOL.

Colonel !

LA GRENADE.

Que me voulez-vous, directeur ?...

GIRASSOL.

Veillez avoir l'obligeance de lire mon prospectus,
 Il le lui tend.

LA GRENADE, lisant.

Alfred Girassol, laitier national, Directeur du conservatoire des nourrices !... Parfaitement rédigé.

GIRASSOL.

Mon cher colonel, avez-vous bien pensé en choisissant Pitchounetta pour épouse qu'en la prenant moi j'avais hérité de l'enfant de son mari ?

LA GRENADE.

Le petit Tonio, que l'on avait déposé dans votre

officine, lors de sa naissance ! Vous allez même avoir des comptes de tutelle à lui rendre à sa majorité.

GIRASSOL.

Ça ! c'est mon affaire !

LA GRENADE.

Non ! c'est la mienne puisqu'à mon tour, je vais devenir son père. Passez-moi le sac.

GIRASSOL.

Permettez !... voilà d'abord la note de la dépense du petit depuis vingt années. Vous comprenez bien que n'étant plus son père, je n'ai pas à entrer dans les frais de son éducation.

LA GRENADE.

Diable ! diable ! diable !... Et à combien se monte cette note ?

GIRASSOL.

A trente-trois mille deux cent quinze francs.

LA GRENADE.

Fichtre !... il est cher votre lait.

GIRASSOL.

Il est pur ! Et puis les nourrices ont de la morte saison, colonel.

LA GRENADE.

Je ne paierai jamais cette note-là !

GIRASSOL.

Ah ! mais...

LA GRENADE.

Pas un mot de plus ?... Je le décrète !

GIRASSOL.

Alors, je garde mon fils !

LA GRENADE.

Tu ne garderas rien du tout : pas même ta place, si je le veux.

GIRASSOL.

C'est ce que nous verrons, j'écrirai dans les journaux.

LA GRENADE.

Je les ai supprimés.

GIRASSOL.

C'est vrai ! mais il y a des juges à Mont-Cornette.

LA GRENADE.

Des juges !... Imbécile... c'est moi qui les fais... et qui les défais.

GIRASSOL.

Ça m'est égal, je lutterai jusqu'au bout !

LA GRENADE.

Ce sera la lutte de la cruche de terre contre le pot de fer, et tu seras la cruche. Et moi je serai le pot ! non le fer ! A bientôt, Girassol.

GIRASSOL.

A bientôt, La Grenade !

La Grenade rentre chez lui.

GIRASSOL, seul.

Qu'il me prenne ma femme, ça m'est égal ! ça me va même ! mais mon fils... mais mon Tonio ! non ! non ! à aucun prix. (Rires au dehors.) Le voilà justement qui vient par ici ! Pauvre enfant ! le laisser aller à un autre, jamais ! jamais !

Il rentre chez lui.

SCÈNE VI

TONIO, ROSINA, NERILHA, PRÉCIEUSE,
NINETTE, FLORENTINE, BAPTISTA.

TOUTES, poursuivant Tonio.

Ah ! le nigaud ! Ah ! l'imbécile !
Le grand innocent que voilà !

TONIO.

Voulez-vous me laisser tranquille
Ou je vais le dire à papa !

TOUTES, Pimitant.

Il va le dire à son papa !
Il ne sait dire que cela !
Vraiment c'est honteux pour des filles
D'agacer ainsi les garçons.

ROSINA.

Lorsque les filles sont gentilles,
Les garçons aiment leurs façons.

NERILHA.

Mais toi, pour ça t'es trop godiche.

TONIO.

C'est vrai, je ne suis pas galant,
Toutes les filles, je m'en fiche,
Je n'aime que papa, maman.

TOUTES.

Quel drôle de petit bonhomme !

TONIO.

Papa, maman, et puis Canut.
Mon grand frère de lait Canut

PRÉCIEUSE, aux autres filles.

Ah ! celui-là, c'est un bel homme
Qu'on ne doit pas mettre au rebut.

ROSINA, de même.

Il est, j'en ai la certitude,
Très amoureux le séducteur.

TONIO, s'approchant.

Amoureux de qui ?

ROSINE.

De Gertrude,

Fille de notre gouverneur.

TONIO.

Ce n'est pas vrai, vous êtes des menteuses !
Canut n'a pas d'amour au fond du cœur ;
Vous devriez être honteuses
De calomnier ce jeune homme d'honneur.

TOUTES.

Fi ! le malhonnête !

TONIO.

Perdez l'espoir
De ma conquête.

TOUTES :

Nous allons bien voir.
Regarde-nous, grand Nicodème,
Nous t'apprendrons comment on aime.

COUPLETS

1

ROSINA.

Petit bêta, regarde donc
Ce nez et ce joli menton !

NERILHA.

Regarde ce cou rose et lisse
Et ces yeux remplis de malice.

TONIO.

Je les vois, mais ça ne me fait,
Ça ne me fait
Aucun effet !

CHŒUR.

L'imbécile, le benêt !
Ça ne lui fait
Aucun effet ?

II

PRÉCIEUSE.

Touche un peu cette blanche main
Aussi douce que du satin.

NINETTE.

As-tu jamais vu dans le monde
Une jambe qui soit plus ronde ?

TONIO.

Je la vois, mais ça ne me fait,
Ça ne me fait
Aucun effet.

CHŒUR.

L'imbécile, le benêt !
Ça ne lui fait
Aucun effet ?

III

FLORENTINE.

Et ce pied n'est-il pas mignon ?
Qu'en dis-tu, réponds, mon garçon ?

BAPTISTA.

Réponds ! Tonio, je t'en supplie,
Cette taille est-elle jolie ?

TONIO.

Je la vois, mais ça ne me fait,
Ça ne me fait
Aucun effet.

CHŒUR.

L'imbécile,
Etc.

Toutes l'entourent en l'injuriant.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CANUT.

CANUT, s'interposant.

Eh bien donc! Eh bien donc! qu'est-ce qu'il y a?

TONIO.

Il y a qu'elles veulent que je les embrasse et que je
ne veux pas, moi.

ROSINA.

Non, non... on n'est pas cornichon à ce point...

CANUT.

Puisqu'il ne veut pas vous embrasser, ce garçon, il
est libre.

TOUTES.

Oh!

TONIO.

Je savais bien qu'il me donnerait raison.

CANUT.

Moi, voyez-vous, je suis un homme à femmes. Lui,

mon frère de lait, c'est pas un homme à femmes! Eh bien, fichez-lui la paix.

TONIO.

Bien parlé, frère!

ROSINA.

Au fait, nous sommes stupides de nous occuper de ce petit godiche-là!

CANUT.

Godiche!... un fils de duc!... vous osez?

TONIO.

Laisse-les dire, ça m'est égal!

ROSINA.

Allons-nous en, mesdemoiselles, nous n'avons rien à faire ici...

NINETTE.

Au revoir, petit godiche.

TOUTES.

Au revoir, petit godiche.

Elles sortent en riant.

SCÈNE VIII

CANUT, TONIO.

TONIO.

Merci, Canut.

CANUT.

De quoi?

TONIO.

Tu viens encore de me protéger de me défendre.
Comme lorsque nous étions petits tous les deux et qu'à

l'école, tu me faisais un rempart de tes grands bras et de tes grandes jambes.

CANUT.

C'est-y pas naturel! Toi, t'étais le fils d'un duc, reconnu par un laitier... moi, un simple enfant abandonné, j'avais été laissé pour compte dans le bureau de ton faux père. Fallait bien que je reconnusse le service qu'il me rendait de m'abreuver gratuitement de son lait.

TONIO.

Papa ne te l'a jamais reproché.

CANUT.

Ça, c'est vrai! parce que le lait... Ça rend bon, ça adoucit.

TONIO.

Dis donc, Canut, tu ne sais pas ce que les filles disaient tout à l'heure?

CANUT.

Quoi donc?

TONIO.

Que tu étais amoureux.

CANUT.

Ah! elles disaient ça, les filles? Elles ne se trompaient pas.

TONIO.

Ah!

CANUT.

Oh! oui, je suis amoureux! J'aime en silence!

TONIO.

La fille du gouverneur, Gertrude?

CANUT.

Tu le sais.

TONIO.

C'est encore elles qui le disaient.

GANUT.

Elles ne mentaient point... mais c'est une coquette. Elle se laisse faire la cour à la fois, par moi, et par Bel-Amour.

TONIO.

Le maréchal-des-logis des grenadiers à cheval?

GANUT.

Oui. Tiens, Tonio, veux-tu me rendre un grand service?

TONIO.

Deux même!

GANUT.

Eh bien, voilà l'heure à laquelle Gertrude vient flâner devant sa porte.

TONIO.

Pour donner à manger à ses poules.

GANUT.

Oui, jusqu'à présent je n'ai pas osé m'ouvrir à elle, je voudrais que tu m'ouvrisses à ma place.

TONIO.

Moi, jamais.

GANUT.

Pourquoi ça, petit Tonio?

TONIO.

Parce que... parce que... je ne sais pas parler aux femmes, moi.

GANUT.

Eh bien! tu liras. Je t'écrirai ce que tu auras à lui dire.

24. LES GRENADIERS DE MONT-CORNETTE

TONIO.

Soit! du moment que ça t'oblige!

On entend chanter Gertrude.

CANUT.

La voilà! Viens, je vas t'écrire une série de questions pour entrer en matière.

Ils sortent par la gauche.

TONIO.

Du moment que ça te fait plaisir, Canut, il n'y a rien que je ne fasse.

SCÈNE IX

GERTRUDE, puis TONIO.

COUPLETS

GERTRUDE.

I

Chaque matin quand vient l'aurore,
Notre coq enfle son gosier;
Aussitôt son clairon sonore
Met en émoi le poulailler.
C'est à qui, parmi les poulettes,
S'élance au-devant de ses pas,
Et toutes semblent inquiètes
De c' qu'il fasse trop ses embarras!
Fillettes,
Poulettes
Se ressemblent, c'est bien certain,
On s'aime
De même
Au poulailler comme au moulin.

II

A l'école ou bien dans un livre,
 On s'en va chercher des leçons,
 Pour apprendre le savoir-vivre.
 Entre fillettes et garçons,
 Est-il besoin d'aller en classe
 Pour toutes les choses d'amour ?
 On n'a qu'à voir ce qui se passe
 Le matin dans la basse-cour,
 Fillettes,
 Poulettes
 Etc.

TONIO, qui est entré vers la fin de l'air, à part.

J'ai par écrit les instructions de Canut... Allons, de
 l'aplomb! hum! (Haut.) Bonjour, mademoiselle Ger-
 trude.

GERTRUDE.

Tiens, bonjour, monsieur Tonio.

TONIO.

Votre santé est satisfaisante?

GERTRUDE.

Oui, monsieur Tonio.

TONIO, regardant son papier à la dérobée.

Et celle de vos poules aussi?

GERTRUDE.

Oui, monsieur Tonio.

TONIO, regardant son papier,

Mademoiselle Gertrude, un bel homme, un des plus
 beaux de Mont-Cornette, serait-il mal venu à vous par-
 ler de l'amour qu'il éprouve pour vous?

GERTRUDE, à part.

Il m'aime aussi le petit Tonio ? Ça m'en fait trois !
c'est qu'il est très gentil !

TONIO, à part.

Elle n'a pas entendu ? (Haut et regardant de nouveau son papier.) Mademoiselle, un bel homme, un des plus beaux de Mont-Cornette, serait-il mal venu à vous parler de l'amour qu'il éprouve pour vous ?

GERTRUDE.

Mais non, du tout ! monsieur Tonio, si ses intentions sont convenables !

TONIO.

Ah ! ça, je ne sais pas !

GERTRUDE.

Comment, vous ne savez pas ?

TONIO, à part.

Dame ! C'est pas sur le papier !

DUO.

TONIO, à part, regardant son papier à la dérobée.

Pour vous ce bel homme soupire
Depuis le matin jusqu'au soir,
Mais il n'ose pas vous le dire,
Et dessèche de désespoir.

GERTRUDE, regardant Tonio de côté.

Malgré sa figure candide,
Je le prendrais bien pour mari,
Quel dommage qu'il soit timide,
Timide autant qu'il est joli !

TONIO.

Répondez-moi, mademoiselle.

GERTRUDE.

Mais avant tout, cet amoureux
Me sera-t-il toujours fidèle ?

Eh quoi ! vous détournez les yeux ?
Jurez qu'il restera fidèle !

TONIO.

Jurer ?

GERTRUDE.

Mais oui !

TONIO.

Mademoiselle,
Je ne puis rien certifier !

A part.

Cela n'est pas sur le papier.

ENSEMBLE

Ah ! le drôl' de p'tit bonhomme !
J'ai vu des amants, oui-dà !
Mais j' n'en ai jamais vu comme
Ce drôl' de p'tit bohhomme-là !
Ah ! cré nom d'un p'tit bonhomme,
C'est embarrassant, oui-dà !
De jouer pour un autre, en somme
Un rôl' comme celui-là !

GERTRUDE, à part.

Ma foi, j'aime sa gaucherie !

Haut.

Ma foi, vous direz à celui
Pour lequel votre voix me prie,
Qu'il sera très bien accueilli,
Et pour gage de ma tendresse,
Confiante en votre promesse,
Je suis prête à vous accorder...

TONIO.

Quoi donc ?

GERTRUDE.

A vous de demander?

TONIO.

Quoi donc? Vraiment je ne puis vous comprendre.

GERTRUDE.

Voyons, faut-il donc vous l'apprendre?

Ce gage est un baiser.

TONIO, effrayé.

Un baiser! Un baiser,

Non, je ne puis le prendre.

À part.

Cela n'est pas sur le papier!

Reprise de l'ensemble.

GERTRUDE, minaudant.

Et c'est tout ce que le bel homme a à me dire pour l'instant?

TONIO.

Je ne sais pas, je vais le lui demander. A vous revoir, mam'zelle Gertrude.

Il sort.

SCÈNE X

GERTRUDE, puis LA GRENADE.

GERTRUDE.

Eh bien, il s'en va! Ah! On n'est point Nicodème à ce point-là. Non, vrai! il est trop timide!

LA GRENADE, entrant.

L'heure du divorce approche... Je suis ému... bien ému.

GERTRUDE.

Ah ! c'est toi, papa ! J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

LA GRENADE.

Voyons, la bonne nouvelle.

GERTRUDE.

Papa, quelqu'un va bientôt venir à toi me demander en mariage.

LA GRENADE.

Pourquoi faire ?

GERTRUDE.

Oh ! qu't'es naïf, papa ! Tu me demandes ça à moi !

LA GRENADE.

Mademoiselle, vous n'avez pas l'âge.

GERTRUDE.

Pas l'âge !

LA GRENADE.

Tu sais bien que je me suis engagé par serment à ne te marier qu'après l'ouverture du testament de mon vieil ami Pampeluna, ton parrain ; et qu'il ne sera ouvert, Pampeluna me l'a ordonné ainsi, que le jour où tu auras tes dix-huit ans révolus.

GERTRUDE.

Dix-huit ans ! mais je les ai, papa !

LA GRENADE.

Qui te les a donnés ?

GERTRUDE.

Je suis née le 2 mai 1810, n'est-ce pas ?

LA GRENADE.

L'année de la comète, oui !

GERTRUDE.

Or, nous sommes le 2 mai 1828.

LA GRENADE.

C'est que c'est parfaitement juste. Ma fille a ses dix-huit ans ! Toupie ! Toupie ? Ah ça ! où est-il donc ce trompette ? Il n'est donc jamais là ? Toupie !

SCÈNE XI

LES MÊMES, BEL-AMOUR.

BEL-AMOUR.

Vous appelez Toupie, mon colonel !

LA GRENADE.

Ah ! c'est vous, Bel-Amour ? Où est Toupie ?

BEL-AMOUR.

Il dort, mon colonel. Il ronfle.

LA GRENADE.

Toupie ronfle !... Réveillez-le et faites-lui faire le tour de ville.

BEL-AMOUR.

Oui, mon colonel. Vous voulez lui faire prendre l'air ?

LA GRENADE.

Vous l'accompagnerez, et vous annoncerez que, dans une demi-heure, ils entendront sur cette place la lecture du testament de feu Pampeluna. Allez !

BEL-AMOUR.

J'y vais !

LA GRENADE.

Moi, je vais me préparer à cet acte solennel. Enfin ! toutes mes combinaisons vont s'accopaler.

Il sort à droite.

BEL-AMOUR.

Eh quoi! Belle Gertrude, pas un regard pour le
bouillant militaire?

GERTRUDE, à part.

Il est bien plus bel homme que le petit Tonio.

BEL-AMOUR.

Si vous saviez comme je souffre?

COUPLETS.

I

Jadis soldat joyeux,
J'aimais à rire, à boire,
Avant que vos beaux yeux
N'aient gagné leur victoire.
Mais lorsque je vous vis,
Belle fleur printanière,
Soudain mon cœur épris
Ne songea qu'à vous plaire.

Gertrude, ô mes amours,
Laissez-moi vous le dire,
Loin de votre sourire
Il n'est pas de beaux jours.

II

J'étais un papillon
Avant de vous connaître,
De Jeanne et Jeanneton,
Mon cœur était le maître.
J'allais en liberté
De la brune à la blonde,
Tout cela fut changé
En moins d'une seconde.
Gertrude, ô mes amours,
Etc.

GERTRUDE.

Eh bien, ne souffrez plus, tenez, voilà ma joue.

BEL-AMOUR, l'embrassant.

O septième ciel !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, CANUT.

CANUT.

Que vois-je ?

GERTRUDE, feignant d'être violentée.

Canut, voulez-vous bien me lâcher monsieur Bel-Amour ! C'est indigne d'abuser ainsi d'une jeune fille sans défense.

BEL-AMOUR.

Hein ! moi ?

CANUT.

Marchis-chef, vous êtes un lâche !

BEL-AMOUR.

Monsieur, je crois que vous m'insultez ?

CANUT.

Jusqu'à la bride ! Abuser ainsi d'une jeune fille candide, c'est de la lâcheté ! vous entendez bien ! et si vous me provoquez, je ne me battraï pas avec vous, parce qu'on ne se bat pas avec un lâche !

BEL-AMOUR.

Eh bien, je vous provoque !

GERTRUDE.

Canut, je vous en prie, ne dites rien... et prenez-en autant.

CANUT.

A la bonne heure. (Il l'embrasse.) Maintenant, monsieur, je n'ai plus rien à vous dire, car je suis aussi lâche que vous. Je demande même à l'être plus que vous.

GERTRUDE.

Soit ! mais faites vite !

CANUT, l'embrassant de nouveau.

C'est bon la lâcheté !

TOUPIE, entrant.

Marchis-chef...

BEL-AMOUR.

Ah ! oui, le tour de ville. (A Canut.) Je te retrouverai !

CANUT.

C'est bon... c'est bon, Il a vu que je n'étais pas content.

SCÈNE XIII

CANUT, GERTRUDE.

GERTRUDE, à elle-même, regardant Canut.

C'est décidément celui-là le plus aimable des trois.

CANUT.

Alors, pour lors, que le petit Tonio vous a parlé, mam'zelle Gertrude ?

GERTRUDE.

Ah ! vous savez ?

GANUT.

Parbleu ! puisque c'est moi qui l'ai poussé à le faire ?

GERTRUDE.

Vous ? Et vous dites que vous êtes amoureux de moi ?

GANUT.

Oh ! oui ! Tenez, je vais même vous le dire en vers !

Déclamant.

Ange timide au front rougeâtre et vapoureux
Ange à la peau d'albâtre...

Il est interrompu par le chœur.

SCÈNE XIV

LES MEMES, GIRASSOL, PITCHOUNETTA,
LA GRENADE, BEL-AMOUR, LES GRENA-
DIERS, LES FILLES DU VILLAGE, LES
NOUBRICES, puis TONIO.

On entend une sonnerie de trompette. L'on accourt de tous les côtés. La Grenade sort de chez lui, on apporte une table et un siège que l'on place au fond du théâtre, un des trois juges s'y assied.

CHŒUR.

A la voix du clairon d'argent
Chacun a quitté sa demeure,
Et tous, sans perdre un seul instant,
Nous accourons ici sur l'heure.

LA GRENADE.

Il est midi, voici donc le moment.....

BEL-AMOUR.

Pardon, si je vous arrête,
Midi moins un quart seulement,

LA GRENADE.

Il est midi !.. je le décrète,
Et puisque je l'ai dit,
Il doit être midi !

CHŒUR, tous remontent leurs montres.

Bien qu'à l'horloge rien ne sonne,
Il est midi puisqu'il l'ordonne.

BEL-AMOUR.

Avant d'ouvrir le testament,
On va procéder sur-le-champ
Au divorce de dame Pitchounette
Et de Girassol, son mari.

LA GRENADE.

Il suffit pour cela de briser la tablette.
Qu'on aille la chercher.

PITCHOUNETTA.

Colonel, la voici.

BEL-AMOUR.

Et maintenant, suivant l'usage,
Pour briser et jeter au vent
Cet emblème du mariage,
Qu'on prenne le plus innocent
De tout le village.

CHŒUR DES FEMMES.

Le plus innocent de tout le village,
Demandons son nom à l'écho,
Echo, réponds-nous du fond du bocage :
Le plus innocent est-ce donc Tonio ?

L'ÉCHO.

C'est Tonio.

TOUS.

L'écho a répondu, Tonio !

TONIO, entrant.

C'est moi qu'on appelle,
Que me voulez-vous ?

BEL-AMOUR.

De ces deux époux
C'est la loi nouvelle,
Il te faut prononcer le divorce à l'instant.

TONIO.

Divorcer mon père,
Divorcer maman,
La chose est vraiment
Un peu singulière,
Au moins dites-moi ce que je dois faire.

BEL-AMOUR.

Briser cette tablette et la jeter au vent.

LA GRENADE, l'arrêtant.

Non pas, d'abord d'un ton grave et sévère
Lire aux deux époux ce court questionnaire
A genoux,
Le lire devant tous.

TONIO, prenant un livre que lui tend La Grenade.

A genoux !

TOUS.

A genoux !

Girassol et Pitchonnetta se mettent à genoux. Tonio est entre eux.

TONIO.

Savez-vous qu'en brisant l'hymen qui vous assemble,
Je vais rompre des nœuds
Qui ne pourront jamais se renouer ensemble ?

GIRASSOL et PITCHOUNETTA.

Nous savons qu'on n'fait pas d'om'lett' sans casser d'œufs.

TONIO.

Etes-vous bien certains, si l'amour vous engage
Vers un nouveau lien,
Que cet hymen sera sans le moindre nuage ?

GIRASSOL et PITCHOUNETTA.

Nous savons qu'il ne faut jamais jurer de rien !

TONIO.

Quand d'une autre union vous auriez pris la chaîne,
Du moins soyez constants,
Evitez les écarts de la faiblesse humaine.

GIRASSOL et PITCHOUNETTA.

Il est avec le ciel des accommodements.

TOUS.

Maintenant la chose est faite,
On peut briser la tablette.

Tonio brise la tablette et la jette au hasard. La Grenade ouvre ses bras à Pitchounetta. Elle s'y précipite.

LA GRENADE.

Dans mes bras, femme libre !

PITCHOUNETTA.

Avec plaisir, Antony !

GIRASSOL.

C'est drôle, je me sens plus léger depuis que je n'ai plus ma femme.

LA GRENADE.

Procédons à l'ouverture du testament du parrain de ma fille ! Mes chers administrés, Pampeluna, que vous avez tous connu, était une âme d'élite ! Simple fourrier des grenadiers à cheval, il était parvenu à force d'économie, à amasser une petite fortune que

l'on peut évaluer à trois ou quatre centaines de mille livres.

TOUS, avec admiration.

Oh !

TONIO.

Voilà un fourrier dont on ne vérifiait pas souvent les comptes.

LA GRENADE.

Mes amis, jurons-nous d'accomplir sans restriction aucune, les dernières volontés, de cet excellent ami, de cet économiste distingué?...

TOUS.

Nous le jurons !

LA GRENADE.

Et maintenant que c'est juré, je décachète !

TONIO.

C'est drôle ! ça me fait quelque chose de voir décacheter votre parrain.

LA GRENADE.

Ecoutez tous !

TOUS.

Écoutons !

LA GRENADE, lisant.

« Je lègue à ma filleule Gertrude, fille de mon ami La Grenade, ma fortune tout entière. »

TOUS.

Ah !

CANUT.

Quelle veine !

LA GRENADE.

« A la condition » il y a une condition... « à la condition qu'elle épousera le jeune Tonio, fils du duc de Rio-Seco. »

TONIO.

Moi.

PITCHOUNETTA.

Mon fils ?

GIRASSOL, se précipitant sur La Grenade.

Qu'est-ce que vous dites donc là, gouverneur ?

LA GRENADE, relisant.

Je dis : « A la condition qu'elle épousera le jeune Tonio, fils du duc de Rio-Seco. »

GIRASSOL, très ahuri.

Épouser Tonio !... mais c'est impossible !...

CANUT.

Oui, c'est impossible !

TONIO.

C'est impossible ?

PITCHOUNETTA, à Canut.

Et pourquoi donc ?

CANUT.

Mon père laitier a l'air de le savoir !

GIRASSOL.

Oui, je le sais !

TONIO.

Eh bien, alors, dites-le bien vite !

GIRASSOL.

Je ne peux pas le dire.

LA GRENADE.

Attendez ! le testament n'est pas fini. « Au cas où Gertrude repousserait ce mariage, elle n'entrerait qu'à l'âge de quarante ans en possession de cette fortune, qui reposerait jusque-là entre les mains de l'illustre La Grenade. »

GERTRUDE.

Je ne refuse pas.

LA GRENADE.

Dans le second cas, où le refus partirait du jeune Tonio, ma fortune reviendrait au même La Grenade, et ma filleule que Gertrude resterait demoiselle jusqu'à l'âge de quarante ans.

TONIO.

Demoiselle pendant quarante ans !

GERTRUDE.

Ah ! bien, non par exemple !

GIRASSOL, à Tonio.

Refuse... En ma qualité de beau-père, je t'ordonne de refuser !

TONIO.

Vous le voulez ! Eh bien, je refuse !

TOUS.

Il refuse !

GERTRUDE.

Il refuse !... Et moi, jusqu'à quarante ans, je... Ah mais non !...

PITCHOUNETTA, à Tonio.

Mon fils, songe que tu jettes le désespoir dans ma nouvelle famille.

TONIO.

Fallait pas en changer !

GIRASSOL.

Il a raison !

LA GRENADE.

Il a tort ! Et je vais formuler un décret qui forcera bien ce galopin à épouser ma fille.

GIRASSOL.

Jamais !

TONIO.

Jamais !

LA GRENADE.

Nous le verrons bien !

Tous remontent au fond en discutant, sauf Tonio et Canut.

GIRASSOL.

Il y a des juges à Mont-Cornette.

LA GRENADE.

Des juges!..

Il envoie rouler à terre le juge assis derrière la table. La Grenade s'assied à sa place, écrit son décret entouré par tous les villageois

CANUT.

Bravo, Tonio ! à aucun prix, vois-tu, il ne faut te marier avec avec Gertrude. C'est à moi seul qu'elle doit appartenir.

TONIO.

Dans vingt-deux ans...

CANUT.

Nom d'une truffe ! mais ma passion ne pourra jamais attendre jusque-là !...

TONIO.

Oh ! quelle idée !... Canut, il faut que j'épouse Gertrude.

CANUT.

Jamais !...

TONIO.

Si fait... puisque maintenant nous avons le divorce, je l'épouse pour satisfaire à la volonté du parrain, ensuite je divorce et tu la répouses.

CANUT.

Merveilleux !... splendide !... (Serrant les mains de Tonio.) Ah ! merci, Tonio !

42 LES GRENADIERS DE MONT-CORNETTE

LA GRENADE, redescendant suivi de tous.

Le voilà, mon décret, le voilà ! Ah ! tu ne veux pas épouser ma fille, toi ?

CANUT.

Mon gouverneur, c'est inutile ! J'ai l'honneur de vous annoncer que Tonio accepte mam'zelle Gertrude pour femme.

LA GRENADE.

Est-ce vrai ?

TONIO.

Dam ! puisque ça fait plaisir à Canut !

TOUS.

Ah ! très bien.

GIRASSOL.

Et les bans ?

LA GRENADE.

Les bans !... Je m'assois dessus ! Je les supprime.

FINAL.

CHŒUR.

Il les supprime,
Mais il abuse de ses droits,
Car c'est un crime
De se rire ainsi de nos lois.

BEL-AMOUR.

Colonel, le peuple murmure !...

LA GRENADE.

Allons, souriez tous, et plus vite que ça.

LES VILLAGEOIS.

Jamais, nous braverons l'injure
Et ne rirons point pour cela.

BEL-AMOUR.

Puisqu'il veut que l'on rie...
Sans vous faire prier, riez Mont-Cornettais.

LES VILLAGEOIS, menaçants.

Pour l'honneur de notre patrie
Jamais, jamais !

LA GRENADE.

Ah !... vous voulez une bataille !
Soit, chargez-moi cette canaille !...

BEL-AMOUR.

Allons, grenadiers, en avant !

LES GRENADIERS.

En avant !

BEL-AMOUR.

Et que l'on pend sur-le-champ,

LES GRENADIERS.

Sur-le-champ,

BEL-AMOUR.

Tout habitant
Récalcitrant

Qui ne rira pas à l'instant.

LES GRENADIERS.

Riez à l'instant,
Sur-le-champ,
Ou l'on vous pend
Incontinent.

LES VILLAGEOIS, riant.

Hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou !

LA GRENADE,

Encor !...

Plus fort !...

LES VILLAGEOIS, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Il faut obéir à son ordre.

Rions donc, rions à nous tordre !...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LA GRENADE.

Parfait !
 Tout à fait
 Je suis satisfait !

TONIO.

Le gouverneur vient de trouver
 Le vrai moyen de gouverner.
 La politique nous ennuie,
 Mes amis, c'est notre ennemie,
 Pour s'amuser un peu,
 Il faut chanter, morbleu !

CHŒUR.

Pour s'amuser un peu,
 Il faut chanter, morbleu !

TONIO.

COUPLETS.

I

Prenons pour méthode
 Le rire joyeux,
 Supprimons la mode
 Des gens sérieux.
 La mélancolie
 Fait dormir debout,
 D'un grain de folie
 Assaisonnons tout.

REFRAIN.

Eh ! bon bon bon !
 L'homme est un papillon,
 La femme un hanneton,
 La vie un rigodon.
 Eh ! bon bon bon !

Gens de ce gai canton,
La méthode a du bon,
Gai gai gai, rions donc!

REPRISE EN CHŒUR.

TONIO.

II

Plus de ces airs graves,
Plus de discours froids.
Qu'en vidant les caves,
On fasse les lois.
Sur un air de danse
Votons les décrets,
Que notre éloquence
Soit dans nos mollets.

REFRAIN.

Eh! bon bon-bon!
L'homme est
Etc.

REPRISE PAR TOUT LE MONDE.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un intérieur, avec une large baie, laissant voir le village ensoleillé. — A gauche, une psyché. — A droite, au second plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

GERTRUDE, ROSINA, NÉRILHA, PRÉCIEUSE
NINETTE, FLORENTINE, BAPTISTA.

Au lever du rideau, Gertrude est devant la psyché. Les filles du village, en habits de fête, sont en train de l'aider à l'achèvement de sa toilette.

CHŒUR.

Dépêchez-vous, mademoiselle,
Songez qu'il vous faut être belle
Pour toucher le cœur du mari
Que vous vous donnez aujourd'hui.

ROSINA.

Quoi, vraiment Tonio peut te plaire?

GERTRUDE.

Pourquoi pas? Il a de l'esprit.

NINETTE.

Canut a la mine plus fière.

PRÉCIEUSE.

Et le menton bien plus barbu.

NÉRILHA.

Tonio, lui, c'est une fillette.

GERTRUDE.

Tant mieux, il sera moins hardi.

FLORENTINE.

Il n'eut jamais une amourette.

GERTRUDE.

Je n'en serai que plus à lui !

CHŒUR.

A nous cacher tes caprices,
Ici, tu perds tes malices,
Ton cœur était à l'affût
De Bel-Amour ou Canut.

GERTRUDE.

Oui, j'aurais préféré peut-être
Un de ceux que vous me citez,
Mais mon parrain est le seul maître,
Et malgré mon désir de connaître
Ce que les autres peuvent être,
Je dois faire ses volontés

CHŒUR. REPRISE.

Dépêchez-vous, mademoiselle,
Etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, PITCHOUNETTA, couverte de fleurs
d'oranger.

PITCHOUNETTA.

Eh bien, mon fiancé s'apprête-t-il ?

TOUTES, l'apercevant.

Ah !

PITCHOUNETTA.

Quoi, ah ? Pourquoi ce ah ! qui signale ma présence ?

GERTRUDE.

Comment, ma nouvelle mère, vous mettez de cette fleur-là ?

PITCHOUNETTA.

Pourquoi pas ? Ça pousse partout dans les pays chauds.

GERTRUDE.

Mais je croyais que c'était un symbole.

PITCHOUNETTA.

Des bêtises !... Les fleurs, des symboles ? A quel propos ? Qu'est-ce que vous voulez qu'un coquelicot ou qu'une pivoine signifient ?

GERTRUDE.

Mais la fleur d'oranger ?

PITCHOUNETTA.

Des bêtises ! Ah, ça ! mais où donc est mon fiancé ?

GERTRUDE.

Il est en train de passer son uniforme !

PITCHOUNETTA.

Oh ! que je voudrais le surprendre ainsi !

GERTRUDE.

Alors, venez! mesdemoiselles, vous n'avez jamais
vu boutonner l'uniforme à papa.

TOUTES.

Non ! non !

GERTRUDE.

Eh bien,

AIR :

Venez voir boutonner l'uniforme à papa.
C'est amusant de voir cet uniforme énorme.

TOUTES.

De notre gouverneur, l'illustre magistrat,
Allons voir boutonner, boutonner l'uniforme.

PITCHOUNETTA.

A leur lever, les rois, dit-on,
Convoquaient des gens pour la forme,
A leur noble tradition
Le grand La Grenad' se conforme.

CHŒUR.

Allons voir boutonner l'uniforme à papa,
Etc.

Tous sortent.

SCÈNE III

GIRASSOL, entrant avec précaution.

La Grenade n'est pas là... Quelle chance ! Est-ce
bizarre ! C'est lui que je cherche et je suis heureux
de ne pas le rencontrer ! Cependant, il est nécessaire
de tout lui apprendre. Quand l'illustre duc de Rio-Seco
me confia son enfant pour lui donner le lait de mon
conservatoire, il ne venait le voir que tous les trois
mois, accompagné de sa femme, la superbe Pitchounetta

C'est alors que me vint la coupable idée de substituer ma progéniture à celle du duc, pour qu'elle fût heureuse et qu'elle héritât un jour des immenses biens de la famille des Rio-Seco. Par malheur, je n'avais qu'une fille.

COUPLETS.

I

Le cas était embarrassant.
Bah ! me dis-je, tentons pourtant
Cette aventure,
Car d'ordinaire les parents
N'examinent leurs descendants
Qu'à la figure.

II

Le soir même de leur hymen,
Ils s'apercevront, c'est certain,
De l'imposture.
Je tremble de l'étonnement
Qui va se peindre à ce moment
Sur leur figure.

Cristi ! c'est raide d'avouer à La Grenade que j'ai fait élever ma fille sous le nom de Tonio, et que c'est Canut qui est le véritable fils du duc de Rio-Seco. Au fait, si je lui écrivais tout simplement?... Oui... (il écrit.) Je chargerai Tonio, ma fille chérie, de lui remettre elle-même ma lettre. Et pour donner à la colère du tyran le temps de se dissiper, je m'absenterai du village pendant deux jours...

Il se lève et cachète sa lettre.

SCÈNE IV

TONIO, GIRASSOL.

TONIO, en marié.

Là, on ne dira pas que j'ai été long à m'habiller.

GIRASSOL.

Ah! c'est toi, ma fille... non, mon garçon!

TONIO.

Où, papa Girassol, c'est moi!

GIRASSOL.

Mon enfant, je vais te porter un coup qui te fera peut-être beaucoup souffrir.

TONIO.

Où ça?

GIRASSOL.

Au cœur. Tu aimes, tu adores ta fiancée, n'est-ce pas?

TONIO.

Ma foi, papa Girassol, entre nous, je vous avouerai que je ne ressens absolument rien pour elle.

GIRASSOL.

Vraiment? Alors, tu vois bien cette lettre?

TONIO.

Oui, papa Girassol.

GIRASSOL.

Tu vas la remettre à ton futur beau-père.

TONIO.

A M. la Grenade!

GIRASSOL.

A lui-même !... Tu m'as bien compris ?

TONIO.

Oui, papa Girassol.

GIRASSOL.

Quelle intelligence ! Je ne le lui ai dit qu'une fois, et il a tout de suite compris, quelle intelligence ! C'est parfait !... Et maintenant dans mes bras, ma fille chérie.

TONIO.

Votre fille ?

GIRASSOL.

Non, que je suis bête ! Mon fils, veux-je dire !... Dans mes bras !

TONIO.

Avec plaisir, papa Girassol.

GIRASSOL, très émue.

A bientôt !... A bientôt !... ne sois pas inquiet de moi !

Il sort.

TONIO.

Tiens ! qu'est-ce qu'il a donc, mon père de lait ? Il a l'air tout chose.

SCÈNE V

TONIO, CANUT.

CANUT.

Ahi te voilà.

TONIO.

Mon cher Canut... Eh bien, es-tu content ?

CANUT.

Oui... jusqu'à présent, oui ! Mais c'est demain après la nuit de nocces que je te dirai si je suis content tout à fait.

TONIO.

Pourquoi ?

CANUT.

Parce que, comme Gertrude doit me revenir, tu comprends bien que... Enfin, c'est en ami que je te demande ça.

TONIO.

Quoi, ça ?

CANUT.

De respecter ta femme.

TONIO.

Eh bien, pourquoi donc que tu voudrais que je lui manque de respect ?

COUPLETS.

I

La femme est souvent une chose
Que l'homme prend pour son plaisir,
Un objet d'art, dont il dispose
Quand il lui plaît de s'en servir.
C'est une charmante grammaire
Qu'on apprend éternellement,
C'est un gracieux sanctuaire
Qu'on doit saluer en passant.
Tel est mon avis sur les femmes,
Aussi, malgré tous leurs appas,
J'ai toujours respecté les dames,
C'est p'êtr' pour ça qu'ell's ne m'aiment pas.

II

Les uns, près d'une demoiselle
 En amour sont aventureux,
 D'autres circonviennent la belle,
 Ça réussit quelquefois mieux.
 Moi, je n'ai jamais su m'y prendre,
 Mais je ne suis pas inquiet.
 La femme sait toujours se rendre
 Toutes les fois que ça lui plait.
 Tel est mon avis sur les femmes,
 Etc.

CANUT.

Très bien... ce sera très bien... Pas galant, mais très bien... A propos, Tonio, je parie que tu n'as pas pensé à acheter une alliance pour ta fiancée ?

TONIO.

Une alliance ? Pourquoi faire ?

CANUT.

Mais l'alliance, c'est l'anneau de la chaîne. Il n'y a pas de mariage sans alliance.

TONIO.

Ah ! je ne savais pas !

CANUT.

Mon ami, il te faut absolument une alliance !...

TONIO.

Allons ! Ne crie pas ! Je vais en acheter une ! Tiens, tu remettras cette lettre à M. La Grenade.

CANUT.

Sois tranquille, va !

TONIO.

En mains propres.

Il sort.

SCÈNE VI

CANUT, puis LA GRENADE.

CANUT.

Ça marche! ça marche! Dans ma combinaison, il n'y a qu'un précipice dangereux à enjamber. C'est la nuit prochaine. J'ai peur!... Le voilà le précipice à enjamber.

LA GRENADE, entrant en uniforme.

Je viens de faire un décret pour émousser mon gendre qui me paraît d'un froid à nous enrhummer tous.

CANUT.

Tiens, le vieux!

LA GRENADE.

Le voilà, mon décret : Repeuplement de Mont-Cornette : Les statistiques officielles démontrant que les naissances restent dans un *statu quo* déplorable, nous, La Grenade, décrétons ce qui suit : article premier.

CANUT.

Monsieur La Grenade, c'est une lettre !...

LA GRENADE.

C'est bon, tout à l'heure, article premier : Tout mari qui au bout de huit à neuf mois de mariage au plus tard, n'aura pas gratifié la commune d'un citoyen ou d'une citoyenne de plus, sera suspendu de ses fonctions de mari pendant huit jours, et remplacé pendant ce laps par un employé du gouvernement.

CANUT.

Mais c'est de l'abus, ça!

LA GRENADE.

Article deux : Si au bout de dix-huit mois, le mé-

nage précité se trouvait dans la même situation, l'employé du gouvernement serait destitué et remplacé par un collègue d'un grade supérieur. En foi de quoi, j'ai signé : La Grenade 1^{er}.

CANUT.

Et vous croyez que ça prendra, ça !

LA GRENADE.

Il faudra bien : j'ai décrété.

CANUT.

Alors, monsieur La Grenade, pourrai-je obtenir une petite place dans votre gouvernement ?

LA GRENADE.

On verra ça ! Mais cette lettre que tu disais avoir à me remettre ?

CANUT.

La voilà !

LA GRENADE.

C'est bien. Tiens, c'est de Girassol. Oui, je reconnais le seing des nourrices. (Il lit.) Mon cher gouverneur, le coup que je vais vous porter est formidable. Ah ! Je vais m'asseoir alors !...

Il s'assied.

CANUT.

Qu'est-ce que vous avez ?

LA GRENADE, lisant.

Ça ne te regarde pas. (Lisant.) La personne qui vous remettra cette lettre est une fille. Hein ?

CANUT, au public.

Savez-vous que ça va être très embarrassant de se conformer au nouveau décret du gouvernement.

LA GRENADE, se levant.

Une fille. (Continuant.) Comme elle ignore complètement la différence des sexes, gardez-moi le plus grand secret sur cette affaire. Girassol. Ah ! bah !

CANUT, poursuivant son idée.

Car enfin ! ces erreurs-là, ça peut venir aussi bien d'un côté que de l'autre. (Voyant La Grenade qui tourne autour de lui.) Tiens, qu'est-ce qu'il a donc à me regarder, le gouverneur ?

LA GRENADE, à part.

C'est que c'est une fort belle fille, même ; mais pourquoi diable, l'a-t-il élevée en garçon ?

CANUT, à lui-même.

Il m'examine ! Il veut voir si je suis digne d'entrer dans son administration.

LA GRENADE, toujours à part.

C'est que je n'avais pas remarqué tout d'abord... Elle a une grâce dans ses mouvements.

CANUT.

Dites donc, monsieur La Grenade ?

LA GRENADE, très sérieusement.

Que voulez-vous, mon enfant ?

CANUT.

Je vous ai demandé une place d'employé.

LA GRENADE.

C'est impossible.

CANUT.

Pourquoi donc ça !

LA GRENADE.

Ah ! dame, il y a certains actes que vous ne sauriez peut-être pas signer.

CANUT.

C'est dommage ! parce que je me sentais bien des positions.

LA GRENADE, à lui-même.

Pauvre fille qui s'ignore... elle-même... pauvre fille !

SCÈNE VII

LES MÊMES, PITCHOUNETTA.

PITCHOUNETTA, parlant à la cantonade.

Soyez tranquilles, nourrices. Je ne vous oublierai pas. Je ferai quelque chose pour vous.

CANUT.

Que de fleurs ! Ça pousse même sur les nourrices.

PITCHOUNETTA.

Pourquoi pas ? Les nourrices, c'est un terrain généreux.

CANUT.

Et Tonio qui ne revient pas.

PITCHOUNETTA, à La Grenade.

Qu'avez-vous donc, mon ami ? Vous paraissez tout préoccupé.

LA GRENADE, bas.

Je le suis. Figurez-vous... Mais jurez-moi d'abord de garder le silence sur ce que je vais vous révéler.

PITCHOUNETTA, id.

Je vous le jure !

LA GRENADE, id.

C'est que c'est un secret énorme ! Regardez bien ce garçon-là !

PITCHOUNETTA.

Le jeune Canut... après ?

LA GRENADE.

Après ? Ce garçon-là, c'est une fille.

PITCHOUNETTA.

Une fille ?

LA GRENADE.

Chut ! ne le dites à personne.

PITCHOUNETTA.

Oh ! il n'y a pas de danger.

CANUT.

Ah ! mais qu'est-ce qu'ils ont donc à me dévisager
comme cela ?

PITCHOUNETTA.

Une fille ! Ah ! ah ! ah !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh ! mais, quelle gaieté ! Qu'y a-t-il donc, monsieur
Canut ?

CANUT.

J'en ignore, mademoiselle ! Mais il me semble que
c'est sur mon dos que ces deux âgés se font des hos-
ses.

LA GRENADE, riant.

Ah ! c'est trop fort ! J'en craque ! Je décrète que j'en
craque !

GERTRUDE.

Et pourrait-on savoir pourquoi tu craques, papa ?

LA GRENADE, criant plus fort.

Parce que... parce que... ah ! je ne peux pas !

PITCHOUNETTA, l'entraînant, bas.

Figurez-vous, Gertrude... Non, d'abord, jurez-moi le secret sur ce que je vais vous révéler.

GERTRUDE.

Je le jure!

PITCHOUNETTA, id.

Vous voyez bien Canut, là!

GERTRUDE, bas.

Certainement, je le vois, ce beau garçon-là!

PITCHOUNETTA, id.

Eh bien, ce beau garçon-là est une fille.

GERTRUDE, id.

Une fille?

LA GRENADE, id.

Chut! Ne le dis à personne!

GERTRUDE.

Mais qui vous a dit?

LA GRENADE.

Son éleveur. Il le répète peut-être bien, lui.

GERTRUDE.

Ah! ça m'ennuie!

CANUT.

Décidément c'est de moi qu'il s'agit. Pardon, pourrait-on savoir?

GERTRUDE.

Ah! ah! ah! vrai, c'est drôle!

Elle tourne autour de lui, suivie de La Grenade et de Pitchounetta.

CANUT.

Voyons! Est-ce que j'ai une casserole dans le dos? Otez-la alors!

GERTRUDE, riant.

Où donc est mon mari, Mademois... non, monsieur Canut ?

CANUT.

Il est chez le marchand d'alliances.

ROSINA, qui passe au fond.

Le marchand d'alliances... allons donc ! Il est en train de jouer au bouchon devant l'église... même qu'il m'a dit... allez toujours... le cortège me prendra en passant.

Elle sort à gauche.

PITCHOUNETTA.

Il joue au bouchon ?

LA GRENADE.

Décidément, il est froid !

GERTRUDE.

Vous conviendrez qu'on n'est pas plus impertinent...

LA GRENADE.

Allons le chercher et ramenons-le, car il ne serait pas convenable de le prendre par hasard en route.

CANUT.

C'est cela ! Allez... moi, je vais tenir compagnie à la mariée.

LA GRENADE.

Oh ! tu le peux, va ! Je t'y autorise.

CANUT.

Vous m'y autorisez ?

LA GRENADE.

Au besoin même, je le décrète. Vous, chère madame.

Ils sortent en riant.

SCÈNE IX

CANUT, GERTRUDE.

CANUT, à lui-même.

Seul avec elle ! Elle n'a pas peur de moi ! Et son père le décrète !

GERTRUDE, s'ajustant.

Une fille ! Qui aurait jamais cru cela ? (Haut.) Allons bon ! voilà ma croix qui m'a glissé dans le dos.

CANUT.

Ah ! je voudrais bien être à sa place.

GERTRUDE, riant.

Vous, et pourquoi faire ?

CANUT.

Pourquoi faire ? Elle se promène, pas vrai ?

GERTRUDE.

C'est que ça me fait un froid ! Pas moyen de l'avoir. Il faut que je retire mon corsage.

CANUT.

Faut-il que je fasse comme votre corsage ?

GERTRUDE.

Oh ! ce n'est pas la peine ! Vous ne comptez pas, vous !

CANUT.

Comment, je ne compte pas !

DUO.

GERTRUDE.

Si j'avais su c' que j' sais maint'nant,
Lorsque jadis, à la veillée,
Vous vous montriez si galant,
Ça m'aurait moins effarouchée.
C' que j'sais maintenant, si j' l'avais su,
Quand jadis, vous vouliez me prendre
Un baiser, j' vous l'aurais rendu
Sans vous faire longtemps attendre.

CANUT.

Vraiment?

GERTRUDE.

Vraiment!

CANUT, à part.

C'est le moment
Psychologique,
Puisqu'on prétend
Qu'il est unique
Profitions-en!

Haut.

Puisque votre cœur est moins rude
Et votre regard plus humain,
Si je vous disais : O Gertrude!
Laissez-moi baiser votre main!

GERTRUDE.

Pour flatter votre fantaisie,
Allez! vous dirais-je en ce cas.

CANUT, lui baisant la main.

Je vais... mais la route est jolie,
Puis-j' la suivre du haut en bas?

GERTRUDE.

Allez, il n'y a pas de faute.

CANUT, lui baisant la main.

Très bien, j'accomplis le parcours,
Puis-je à présent monter la côte?

GERTRUDE.

Si ça vous dit : allez toujours!

CANUT, lui embrassant l'épaule.

Je vais toujours.

GERTRUDE.

Allez toujours!

CANUT, de même.

Allez toujours.

ENSEMBLE.

CANUT.

Allégresse,
Douce ivresse,Mon cœur a pris son essor,
Et mon âme
Qui s'enflamme

Crie : encor! encor! encor!

GERTRUDE.

Sa tendresse,
Son ivressePeuvent prendre leur essor,
Car son âme
Qui s'enflamme

Me fait rire encor, encor.

GERTRUDE.

Aidez-moi donc, je vous en prie;
A retrouver ma croix d'argent,
Elle aura glissé, je parie,
Derrière mon corsage blanc.

CANUT.

Mais regarder par là, je n'ose.

GERTRUDE.

Allez... ayez moins d'embarras.

CANUT, penché sur son épaule.

Tiens, tiens, j'aperçois quelque chose.

GERTRUDE.

C'est elle?

CANUT.

Non! Je ne crois pas.

Ah! la voici! Dois-je la prendre?

GERTRUDE.

Allez donc! pas tant de discours!

CANUT.

Mais c'est qu'elle vient de descendre.

GERTRUDE.

Ça n'y fait rien... allez toujours.

CANUT.

Je vais toujours.

GERTRUDE.

Allez toujours!

CANUT, prenant la croix par le ruban et embrassant Gertrude.

Allez toujours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CANUT.

Allégresse,
Etc.

GERTRUDE.

Sa tendresse,
Etc.

Canut embrasse Gertrude.

SCÈNE X

LES MÊMES, ROSINA, LA SOURIS, PRÉCIEUSE,
FELINE, NÉRILHA, PRUNELLE,
BEL-AMOUR.

BEL-AMOUR, les apercevant.

Gertrude!

TOUTES, de même.

La mariée!... Oh!

BEL-AMOUR, avec ironie.

Pardon, nous vous dérangeons probablement.

GERTRUDE.

Oh! pas du tout.

BEL-AMOUR.

Il faudrait nous le dire, parce qu'alors, nous nous en retournerions.

CANUT.

Eh bien! Moi, je vous le dis : oui, vous nous dérangez!

BEL-AMOUR, avec malice.

Excusez-nous, si nous avons supposé, ces demoiselles et moi, que nous puissions...

GERTRUDE.

Mais non! mais non! Et la preuve que vous ne nous dérangez pas, vous allez le voir! Monsieur Canut?

CANUT.

Mam'zelle Gertrude?

GERTRUDE.

Embrassez-moi encore.

BEL-AMOUR.

Quel toupet!

CANUT.

Avec abondance, mam'zelle Gertrude.

Il l'embrasse.

TOUTES.

Oh!

BEL-AMOUR.

Devant mes propres yeux!

ROSINA.

Eh bien, c'est du joli!

NINETTE.

Au moment de se marier!

BEL-AMOUR.

C'est simplement t'honteux!

TOUTES.

Oui, c'est t'honteux!

GERTRUDE.

Pourquoi ça? Ce que j'ai donné à M. Canut ne peut faire tort à personne, allez!

TOUTES.

Oh!

BEL-AMOUR.

Pas même à votre mari, celui-là que vous allez conduire à l'autel? C'est donc une minutie?

GERTRUDE, les entraînant, à part.

Monsieur Bel-Amour, et vous, mesdemoiselles, jurez-moi le silence le plus absolu sur ce que je vais vous révéler.

TOUTES, bas.

Nous le jurons.

CANUT, à part.

Bon ! V'la les mystères qui recommencent.

GERTRUDE, de même.

Ah ! c'est que c'est un énorme secret ! Regardez bien, monsieur Canut.

TOUTES, id.

Ouf !

GERTRUDE, id.

Eh bien, c'est une fille.

TOUTES, id.

Une fille ?

GERTRUDE.

Oui.

BEL-AMOUR.

Une fille du beau sexe ?

GERTRUDE.

Naturellement.

CANUT, à part.

Elle leur explique sans doute ma combinaison de son divorce avec Tomio.

NÉRILHA.

C'est égal, c'est tout plein drôle !

GERTRUDE, bas.

Chut ! ne le dites à personne.

Elle remonte.

TOUTES, de même,

Oh ! il n'y a pas de danger !

BEL-AMOUR.

Muet comme une taupe !

CANUT, s'avancant.

Eh bien ! Elle vous a dit pourquoi je pouvais l'embrasser sans danger !

TOUTES, riant.

Oui, oui !

BEL-AMOUR.

Elle nous en a fait part !

CANUT.

C'est drôle, hein ?

TOUTES.

Oui, oui !

BEL-AMOUR.

C'est à se tordre et à en rester tordu.

CANUT.

C'est un secret ! faut pas le dire ! Ça ferait tout manquer.

GERTRUDE.

Ah ! je le crois.

TOUTES, riant.

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA GRENADE, TONIO,
PITCHOUNETTA, LES FILLES DU VILLAGE, LES
/ NOURRICES, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

Tonio est dépeigné, a son gilet ouvert et son habit sous le bras.

CHŒUR.

Voilà le marié,
Voyez-moi sa tournure,

Regardez sa figure,
Comme il est décoiffé !
Quand pour son mariage,
On l'attend, croirait-on,
Qu'au milieu du village,
Il jouait au bouchon.

PITCHOUNETTA.

Petit malheureux, tu veux donc déshonorer ta mère.

TONIO.

Moi, allons donc !

RONDEAU.

V' là c' que c'est... j' passais sur la route
Quand j'aperçois Pierre et Nicoux
Qui m'appell'nt et me dis'nt : écoute !
En m'montrant un' pil' de gros sous :
Viens avec nous faire un' partie.
Je r'tire aussitôt, voyant ça,
Mon bel habit d' cérémonie
Et j' leur réponds : j' vous crois qu' ça m' va !
Puis, je m' tais, je r'tiens mon haleine,
Dans ma main, j' assur' mon gros sou,
J' vis', le bouchon, j' l'abats sans peine.
V'là qui m'appell'nt : — Petit filou !
Puis, avec la colèr' dans l'âme,
Ils m'entour'nt en se moquant d'moi,
Et m'cri'nt : T'es ben sûr que ta femme
Te f' ra... te f'ra... je n' sais plus quoi !
Ma femm' que j' dis, la drôl' d'affaire,
Quéqu' vous voulez qu'ell' me fass' donc !
Dans notr' ménag', la chose est claire,
Nous n'allons pas jouer au bouchon.
— Non, qu'ils m'répond'nt, c'est un proverbe.
Mais sans qu'ils puiss'nt aller plus loin.
Moi, j' tomb' dessus, j' les roul' dans l'herbe
Et j' leur flanque un' volé' d' coups d' poing.

Quéque ça m' fait que ma femm' me fasse.
 Tout c' qu'ell' voudra, j' suis pas jaloux.
 J' me moq' pas mal de votr' menace,
 J' n'en ai pas moins gagné douz' sous,
 Oui, dans ma poch', j'ai les douz' sous
 Et par dessus, t' nez, v' là pour vous !

Il leur fait un pied de nez.

Eh bien, voyons, ça y est-il, partons-nous ?

LA GRENADE.

Sufficit ! maintenant, il faut nous mettre en route.
 A la chapelle on nous attend.

BEL-AMOUR.

O Gertrude, à mon cœur, hélas ! comme il en coûte.

GERTRUDE, bas.

Bel-amour, montrez-vous prudent.

CHŒUR.

La cloche nous appelle.
 Vite, rassemblons-nous !
 Partons pour la chapelle
 Avec les quatre époux.
 En ce jour d'allégresse,
 Il faut que l'on s'empresse
 Pour fêter le bonheur
 De notre gouverneur !

Tout le monde sort, excepté Bel-Amour.

SCÈNE XI

BEL-AMOUR, seul.

C'en est fait, elle va se marier... Hélas ! le militaire
 ne le peut pas... Lui, se marier... Le célibat est sa

compagne... Le gouvernement ne veut pas; parce qu'il paraît que les hommes mariés, en dehors du ménage, ce n'est plus bon à rien. Et que dans le militaire faut des hommes bons à quelque chose. Les femmes et les enfants, ça pousse à la réflexion et le dieu des batailles n'aime pas qu'on réfléchisse quand il s'agit de se cogner.

COUPLETS.

I

C'est un métier superbe assurément
 Que le métier de soldat de fortune,
 Le sabre est clair, l'uniforme est brillant,
 Il met dans l'âme une ardeur peu commune.

Quand, pour changer de garnison
 On quitte quelque place forte,
 Afin d'admirer l'escadron
 Les hommes sont devant leur porte
 Et les femmes sont au balcon.

Ah! quel dommage
 Qu'avec ce noble et beau métier,
 On ne puisse concilier
 Le bonheur calme du ménage.
 Ah! quel dommage!

II

C'est un métier superbe assurément,
 Et l'hyménée a certes moins de charmes;
 Qu'il serait doux sous le chaume pourtant
 Pour vivre à deux, de déposer les armes.

Mais sonne un appel de clairon,
 Il faut tout quitter pour la guerre.
 Adieu l'amour, adieu, Suzon,
 Adieu la ferme et la fermière,
 Adieu l'amour, adieu, Suzon.

Ah ! quel dommage !
 On s'en va le cœur moins léger,
 Car un boulet peut traverser
 Le joli rêve du ménage.

Ah ! quel dommage !

Et voilà pourquoi le militaire ne se marie jamais qu'après qu'il n'est plus militaire. (Bruit.) Ce sont les mariés qui reviennent de la chapelle.

SCÈNE XIII

BEL-AMOUR, LE DUC DE RIO-SECO.

LE DUC.

Pardont... Le maréchal des logis chef!... La Grenade, s'il vous plaît?...

BEL-AMOUR.

Tiens, un étranger !

LE DUC.

Le maréchal des logis chef. La Grenade est-il ici ?

BEL-AMOUR, à lui-même.

Voilà un homme dont l'aspect me semble fugitif.

LE DUC.

Seriez-vous le marchis-chef la Grenade ?

BEL-AMOUR.

Le colonel la Grenade que vous voulez dire...

LE DUC, prisant bruyamment.

Ah ! Il est colonel... Et depuis quand ?...

BEL-AMOUR.

Depuis qu'il s'est nommé ! Votre passe-port ?

LE DUC.

Est-ce que le duc de Rio-Seco a besoin de passe-port pour voyager dans ses Etats ?

BEL-AMOUR.

Le duc de...

LE DUC.

Rio-Seco. Rien que ça l...

COUPLETS *.

I

Je reviens d'un long exil,
 Au fin fond de la Turquie,
 Pays plein de barbarie
 Où le peuple est peu civil.
 Car après m'avoir privé
 De tout, de mon numéraire,
 De moi, ce peuple arbitraire
 A fait un homme privé!

REFRAIN.

J'avais perdu ma femme,
 Jusque-là ça marchait bien,
 Mais à présent, je le proclame,
 Il ne me reste rien de rien,
 Rien... rien... rien... rien!

II

Que diront dans leurs états,
 Tous les grands ducs, mes confrères,
 Quand ils sauront les misères
 Que l'on m'a faites là-bas.
 Ils diront à mon trépas :
 Il gouverna, c'est notoire,
 Tout un peuple sans histoire,
 Heureux ceux qui n'en ont pas!

REPRISE EN DUO AVEC BEL-AMOUR.

BEL-AMOUR.

Il avait tout perdu, sa femme,
 Son or, jusque-là c'était bien;
 Mais à présent, il le proclame,
 Il ne lui reste rien de rien.
 Rien! rien! rien! rien!

* Les couplets se passent à la représentation.

LE DUC.

J'avais perdu.

Etc... etc...

BEL-AMOUR.

Mais, sacré mille bombardes, j'y pense...

LE DUC.

Quoi donc ?

BEL-AMOUR.

Vous avez laissé une épouse en partant d'ici ?

LE DUC.

Une épouse qui devait venir me rejoindre dans l'exil, oui... J'avais même laissé un fils... Qu'est devenu tout cela ?...

BEL-AMOUR.

Tout cela se marie en ce moment !

LE DUC.

Se marie ?

BEL-AMOUR.

Oui, votre fils, avec votre femme.

LE DUC.

Mon fils avec ma femme ?

BEL-AMOUR.

Sans doute, mais pas conjointement. Votre femme avec mon colonel, et sa fille avec votre femme... Non, et sa fille avec votre fils...

LE DUC.

Eh ! quoi !... Ma femme ose se remarier avant que je ne sois complètement réduit en poussière !...

BEL-AMOUR.

Pour la deuxième fois...

LE DUC.

Oh ! elle m'a trompé !... (Il s'affaisse.) Toutes mes illusions sont détruites !...

BEL-AMOUR.

Voilà les mariés qui reviennent de la chapelle.

LE DUC.

Elle, lui, eux!... Ah! ma conduite va être horrible!
Il prise avec rage.

SCÈNE XIV

BEL-AMOUR, LA GRENADE, CANUT, TONIO
GERTRUDE, PITCHOUNETTA, GRENADIERS,
NOURRICES, JEUNES FILLES, VILLAGEOIS,
etc., puis LE DUC.

CHŒUR.

Fêtons cette journée.
Enfin, les époux sont unis.
Chantons leur hyménée,
Honneur de ce pays.
Il faut que l'on s'empresse
En ce jour d'allégresse,
Pour fêter le bonheur
De notre gouverneur.
Vive notre gouverneur!

TOUS.

Vivent les mariés!

TONIO.

Pardon, un mot, s'il vous plait? Nous sommes bien
mariés, Gertrude et moi, n'est-ce pas?

LA GRENADE.

Certainement.

TONIO.

Eh bien, je demande à divorcer.

TOUS.

Ah!

GERTRUDE.

Le monstre! Déjà!

LA GRENADE.

Y penses-tu, Tonio?

TONIO.

Si j'y pense ! Mais j'y pensais même avant d'être marié. J'ai assez de ma femme.

GERTRUDE.

Je me trouve mal ! Soutenez-moi, Bel-Amour !

BÉL-AMOUR.

Avec plaisir.

CANUT.

Très bien, Tonio, continue.

TONIO.

Pour satisfaire au testament du fourrier Pampeluna, je me suis sacrifié ! Mais maintenant...

LE DUC, s'avançant.

Pardon !

TOUS.

Un étranger !

LE DUC.

Le gouverneur de Mont-Cornette, s'il vous plaît ?

TONIO.

Quel est ce monsieur qui ose me couper la parole ?

LA GRENADE.

Écoutez-le et nous le saurons. Que lui voulez-vous, au gouverneur ? C'est moi.

LE DUC.

C'est un message qu'on m'a chargé de vous remettre.

LA GRENADE.

De la part de qui ?

LE DUC.

Lisez, vous le verrez.

..Il remonte.

LA GRENADE.

Ah ! un message officiel. Il y a vingt ans que cela n'était arrivé.

LE DUC.

Je crois bien. Notre bon roi Ferdinand VII croyait que Mont-Cornette appartenait à la France, tandis que Charles X était persuadé que c'était à l'Espagne.

LA GRENADE.

Charles X ? qui ça, Charles X ?

TONIO.

Dépêchez-vous donc de lire votre message, que nous revenions à mon divorce.

PITCHOUNETTA, à elle-même, examinant le duc.

C'est singulier, il me semble reconnaître cet homme.

LA GRENADE, après avoir lu.

Ah ! Seigneur !

Il tombe dans les bras de deux grenadiers.

TONIO et CANUT.

Qu'y a-t-il ?

LA GRENADE.

Je n'ai pas la force de vous le dire ! Je suis affaissé. Lisez ! lisez !

TONIO, prenant le papier.

Voyons ça !

On fait asseoir la Grenade. — Tonio lisant.

« Ce 1^{er} avril 1828. Nous, Ferdinand VII, roi de toutes » les Espagnes, rétablissons dans son duché le noble » duc de Rio-Seco » Le duc de Rio-Seco !

TOUS.

Le duc ?

PITCHOUNETTA.

Où ça, le duc ?

LE DUC.

Moi !

TONIO.

Mon vrai père !

PITCHOUNETTA.

Mon premier mari !

LE DUC.

Mon fils ! dans mes bras !... ma femme ?...

TONIO.

Avec plaisir, papa !.. Ah ! il sent le tabac !...

LE DUC.

Et toi.

LA GRENADE.

Elle n'est plus votre femme, elle est la mienne.

LE DUC.

Depuis quand ?

LA GRENADE.

Depuis que j'ai décrété le divorce.

LE DUC.

Vous avez décrété, mais ça ne compte pas.

CANUT et TONIO.

Ça ne compte pas ?

LE DUC.

Jamais ! je dissous le divorce !

LA GRENADE.

Allons donc ! j'en écrirai à mon empereur.

LE DUC.

Quel empereur ?

LA GRENADE.

Napoléon !

LE DUC.

Mais depuis lui, en France, il y a eu deux Restaurations !

LA GRENADE.

Ah ! comme les monarques vont vite !... Ma dynastie s'écroule !

CANUT, bas.

Eh bien, étayez-la !

LA GRENADE.

Comment ?

CANUT.

Qui la fait écrouler ? (Montrant le duc.) Ce revenant, supprimez-le !

LA GRENADE.

Au fait, c'est une idée, cela ! Elle a des idées, cette fille ! A moi, mes grenadiers !

LES GRENADIERS.

Présents !

LA GRENADE, montrant le duc.

Saisissez cet homme et fourrez-le au bloc !

LE DUC.

Un prononciamento.

TONIO.

On veut faire du mal à papa ?.. Ah ! mais je ne veux pas, moi !.. Il est vieux, c'est vrai ; il est vilain c'est vrai ; mais c'est papa, et j'entends qu'on le respecte.

LA GRENADE.

N'essayez pas de résister, j'ai l'armée pour moi.

LE DUC.

Enfin, que prétendez-vous donc ?

LA GRENADE.

Voilà ce que je te propose, je garde la place de gouverneur et je te laisse les appointements : la paix est à ce prix.

LE DUC.

Et tu conserves ma femme ?

LA GRENADE.

Et je la conserve !

TONIO.

Papa Seco, c'est une question entre l'honneur et l'argent, il n'y a pas à hésiter.

LE DUC.

Aussi, je n'hésite pas, un Rio-Seco n'hésite jamais.

Bien, papa Seco !

TONIO.

LE DUC.

Gardez ma femme, gardez la place, je garde l'argent.

TONIO.

Oh !...

LA GRENADE.

Ah ! cher duc ! (A part.) Ça m'est égal, je lèverai un treizième provisoire.

PITCHOUNETTA.

Antony, voilà de la diplomatie, ou je ne m'y connais pas.

LA GRENADE.

Et pourqu'on ne puisse plus nous séparer, j'abolis le divorce.

TONIO.

Le divorce est aboli. Mais alors, je suis marié pour tout de bon. Ah ! mais non, je m'y oppose... Ah ! ça, vous ne savez donc pas ce que vous faites, vous êtes donc une vieille girouette.

CANUT.

C'est une infamie ! c'est une énormité.

LA GRENADE, désignant Canut.

Je le décrète !

CANUT.

Je me révolte, je m'insurrectionne !

TONIO.

Tu as raison. A bas le gouverneur ! à bas mon beau-père !

CANUT.

A bas l'usurpateur !

LA GRENADE.

Grenadiers, arrêtez cette femme !

TONIO.

Une femme, Canut?... Qu'est-ce qu'il dit?

CANUT, entre les grenadiers.

Ce colonel est fou !

LA GRENADE.

* Enfermez-la dans un cachot très humide, jusqu'à ce qu'elle ait avoué son sexe.

CANUT.

Ah ! celle-là est forte !

TONIO.

Je ne te quitterai pas, Canut ! J'irai, moi aussi, dans l'humidité.

LA GRENADE.

Qu'est-ce que vous dites, mon gendre ?

TONIO.

Je dis que nous ne nous séparerons pas.

GERTRUDE.

Et moi, qu'est-ce que je deviendrai pendant ce temps-là ?..

BEL-AMOUR.

Je serai là, Gertrude.

GERTRUDE.

Enfin avouez-vous, mademoiselle Canut ?...

CANUT.

Vous aussi, Gertrude, vous me croyez une demoiselle ?

GERTRUDE.

Tiens, est-ce que sans cela, je me serais laissé chercher la croix !

BEL-AMOUR.

La croix ?

TONIO.

Tu as cherché à avoir la croix ?

LA GRENADE.

La croix de ma fille !... en prison !

BEL-AMOUR.

En prison !

En prison!

TOUS.

CANUT.

Un instant! (A part.) J'ai mon idée. (Haut.) J'avoue!...

TOUS.

Ah!

CANUT.

J'avoue que je suis une demoiselle.

TONIO.

Une demoiselle, toi, Canut?;

CANUT.

Oui.

TONIO.

Mais, alors, si je n'étais pas marié, je pourrais t'épouser. (A La Grenade.) Beau-père, je demande plus que jamais à divorcer, ou sans cela, je rends votre fille malheureuse comme une petite pierre.

GERTRUDE.

Tu l'entends, papa!

BEL-AMOUR.

Vous l'entendez, son père!

LA GRENADE.

Je l'entends, et ses menaces me laissent impassible. J'ai aboli le divorce, le divorce reste aboli.

TONIO.

Mais, papa Seco, dis donc quelque chose.

LE DUC.

J'ai abdiqué.

TONIO, consterné.

Ah! mon Dieu! mon Dieu, quel malheur!

CANUT.

Ne sois pas triste, va, Tonio. Sois gai, au contraire! Ris et chante, avec tout le monde; tu sauras pourquoi plus tard.

TONIO.

Tu me diras tout? Eh bien, alors je suis gai... (En riant.) Salut, mademoiselle Canut!

FINAL.

CHŒUR.

Salut, salut,
 Mademoiselle Canut,
 Vite, vêtissez des jupes,
 Nous ne sommes plus vos dupes.

CANUT, à part.

Je patauge dans du mystère,
 En attendant, sachons nous taire,
 Pour connaître enfin le secret
 De l'erreur dont je suis l'objet.

BEL-AMOUR.

Je lis dans vos beaux yeux, ma Gertrude adorée,
 Que, moi, j'aurai le cœur s'il possède la main
 Et pour finir cette heureuse journée,
 Portons un toast à verre plein,
 Car sur ce sol béni, c'est un antique usage
 De fêter, en buvant, tout nouveau mariage.

La Grenade fait distribuer des gobelets et verser à boire à
 tout le monde.

TONIO.

Suivant l'usage, alors, je veux
 Répondre à vos souhaits joyeux
 Il prend un gobelet.

CHŒUR.

Réponds à nos souhaits joyeux,
 Réponds à nos vœux.

TONIO.

COUPLETS.

I

Foin des crûs de la Gironde,
 De la Champagne et du Rhin,

Il est une vigne au monde
 Qui produit du meilleur vin,
 Le soleil aime la belle,
 Et ce roi des verts galants
 A toujours gardé pour elle
 Ses baisers les plus constants,

REFRAIN.

Quand les gob'lets de Mont-Cornette
 Font leurs tic-tocs et leurs tintins,
 Les filles jettent leur cornette
 Par-dessus les moulins.

Il boit.

REPRISE EN CHŒUR.

TONIO.

II

Sur la table des monarques
 Ce crû n'a pas grand renom,
 Et de ses lettres de marques
 On ignore le blason.
 Mais qu'importe ta naissance;
 Petit vin de mon pays,
 Tu nous verses l'espérance,
 Et c'est là ton plus grand prix.

Il boit.

REPRISE DU REFRAIN.

CANUT, bas.

Que fais-tu, Tonio? Tu te grises.

TONIO, un peu gris.

Ne m'as-tu pas dit d'être gai?

CANUT.

Non, non, tu ferais des bêtises.
 Plus loin ne pousse pas l'essai.
 Cette nuit, auprès de Gertrude,
 Il faut conserver ta raison!

TONIO.

C'est bon !
 Du vin je n'ai pas l'habitude
 Et je me sens,
 Oui, je me sens tout drôlichon.

GERTRUDE.

Il est tout drôlichon,
 Je crois bien qu'il a son pompon.

CANUT, à part.

Il est tout drôlichon,
 Pour cette nuit, j'ai le frisson !

LE GRENADIERS.

Il est tout drôlichon,
 Il trouve le vin bon !

LES FEMMES.

Il est tout drôlichon,
 Oui, c'est l'effet de la chanson !

LA GRENADE, CANUT.

On dirait qu'il est pompette !

CHŒUR.

C'est l'effet de la chanson !

TONIO.

Je me sens un peu pompette.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quand les gob'lets de Mont-Cornette
 Font leurs tic-tocs et leurs tintins,
 Les filles jettent leurs cornettes
 Par dessus les moulins.

ON DANSE. GAITÉ GÉNÉRALE.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un intérieur chez La Grenade. — Entrée générale du fond. —
A droite premier plan, la chambre de Tonio et de Gertrude.
— A gauche deuxième plan, celle de La Grenade. Même côté,
premier plan une porte. — Un escalier avec galerie praticable.
— Sur cette galerie, la chambre du duc. — Au fond, à
droite, une horloge de campagne. — Une lampe allumée est
suspendue au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA GRENADÉ, TONIO, GERTRUDE, LE DUC,
PITCHOUNETTA, LES NOURRICES,
LES VILLAGEOISES.

CHŒUR.

Ils sont dans l'extase
Les deux mariés ;
Car l'amour embrase
Leurs regards charmés.

TONIO.

Je vois ma femme sourire,
Et je ne sais que lui dire.

TOUS.

Bonsoir, Gertrude et Tonio,
Retirons-nous piano,
Piano !

LA GRENADE et PITCHOUNETTA.

Nous, nous allons faire de même,
 Conjuguer le verbe : Je t'aime.
 Je t'aime, tu m'aimes, il m'aime,
 Nous conjuguerons tous les temps
 Comme si nous avions vingt ans.

TOUS.

Bonsoir donc, Gertrude et Tonio,
 Retirons-nous piano,
 Piano !

TOUS.

Bonsoir !

Ils sortent de tous les côtés.

SCÈNE II

TONIO, GERTRUDE, LE DUC, LA GRENADE,
 PITCHOUNETTA.

TONIO.

Oh ! déjà rentrer !

GERTRUDE.

Comment, vous n'avez pas encore assez dansé ?

TONIO.

Non, jamais assez dansé.

LA GRENADE.

Tais-toi, Tonio, et prépare-toi au bonheur qui t'attend.

TONIO.

Quel bonheur, beau-père ?

LA GRENADE.

Comment, quel bonheur ! Est-ce que vraiment il est naïf à ce point d'ignorer...

PITCHOUNETTA.

Oui, Antony, il est naïf à ce point.

LA GRENADE.

Diable ! diable ! mais vous savez que ma fille est aussi naïve que lui.

PITCHOUNETTA.

Ah ! bah ! Si le duc voulait se charger de lui glisser quelques mots.

LA GRENADE,

C'est plutôt le devoir d'une mère...

PITCHOUNETTA.

Mais je ne le suis plus, mère, en ce moment, Antony, je suis votre petite fiancée.

LA GRENADE.

Grande enfant ! C'est juste. Duc de Rio-Seco, j'aurais un mot à vous dire.

LE DUC.

Je suis à vos ordres.

La Grenade lui parle bas.

GERTRUDE.

Alors, c'est comme ça que vous êtes amoureux de moi ?

TONIO.

C'est comme ça ! Comment voulez-vous donc que ce soit ?

GERTRUDE.

Je ne sais pas, mais ce n'est guère...

TONIO.

Dame, faut le temps pour que ça vienne, ces choses-là.

LE DUC.

J'ai compris... je m'étais muni à cette intention d'un petit livre rose que me confia mon père, lors de mon mariage avec ma femme.

LA GRENADE.

Vous voulez dire la mienne ?

LE DUC.

La nôtre.

LA GRENADE.

Donnez !... Tonio et vous aussi, Gertrude, l'instant solennel est venu... Il est dans le mariage certaines cérémonies, que vous ignorez sans doute complètement.

GERTRUDE.

Complètement.

TONIO.

Quelles cérémonies, beau-père ?

LE DUC.

Ce petit guide vous enseignera l'ordre et la marche à suivre.

TONIO.

Merci, papa.

LA GRENADE.

Et maintenant, rentrons chacun chez nous : les jeunes époux dans la chambre aurore à gauche, ma femme et moi dans la chambre bleue, M. le duc de Rio-Seco dans la chambre jaune.

LE DUC.

La chambre jaune... il me met dans le jaune... elle

me va !... j'aime le jaune !... (Serrant la main de La Grenade.) Puissiez-vous être aussi heureux que je l'ai été.

LA GRENADE.

Ma fille, ma chère fille, sois calme, et vous, mon gendre, suivez le guide ; page vingt-deux ; c'est corné.

Ils sortent.

SCÈNE III

TONIO, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Nous voilà seuls.

TONIO.

Oui, nous voilà seuls.

GERTRUDE.

Ah ! mon Dieu, vous me faites peur, monsieur Tonio.

TONIO.

Moi ? Ce n'est pourtant pas mon intention, mademoiselle.

GERTRUDE.

Vos yeux expriment tellement la passion.

TONIO.

La passion ?

GERTRUDE.

La passion de l'amour.

TONIO.

Ah !... la passion de... vous croyez que mes yeux expriment cette passion-là.

GERTRUDE.

Oh ! oui ! Il paraît que c'est le moment tant désiré par les époux.

TONIO, bâillant.

Ah ! Je commence à avoir sommeil. La journée a été fatigante ; si nous allions dormir, hein ?

GERTRUDE.

Dormir.... Je veux bien, allons dormir. Ça, c'est drôle, tout de même.

TONIO.

Quoi donc ?

GERTRUDE.

Pour qu'une première nuit de noces soit, d'ordinaire, si ardemment désirée, il me semble qu'il doit y avoir autre chose que ça.

TONIO.

Autre chose que quoi ?

GERTRUDE.

Que d'avoir sommeil.

TONIO.

Dame, je ne sais pas, moi.

GERTRUDE.

C'est-peut-être dans le volume que vous a remis papa.

TONIO.

Tiens, au fait, c'est vrai, le voilà.

GERTRUDE.

Voyons ! voyons vite.

TONIO, lisant.

« Guide des voyageurs pour Cythère. »

GERTRUDE.

Pour Cythère ; où est situé ce pays-là ?

TONIO.

Je l'ignore.

GERTRUDE.

Voyons tout de suite à la dernière page.

TONIO.

C'est ça ! Quand le lendemain matin, les parents et les amis présenteront aux deux voyageurs la rôtie traditionnelle, la voyageuse devra baisser les yeux et le voyageur embrassera sa belle-mère en lui disant tout bas : Belle-maman, je suis satisfait. »

GERTRUDE.

Et puis après ?

TONIO.

C'est tout !

GERTRUDE, impatientée.

Ah ! c'est trop fort !... Mais ça ne peut pas être tout... Il doit y avoir autre chose que cela.

TONIO.

Il n'y a que ça d'imprimé.

GERTRUDE.

Ah ! Tenez ! vous êtes un petit niais... vous m'agacez ! J'ai envie de pleurer ! J'aime mieux être seule ! Et c'est un mari ça ? Ah ! pour sûr, non, non et non.

Elle sort par la droite.

SCÈNE IV

TONIO, seul.

Qu'est-ce qu'elle a ?... Qu'est-ce qu'il lui prend ?... Ce n'est pas ma faute à moi, si nous ne savons pas où est ce pays-là.

SCÈNE V

CANUT, TONIO.

CANUT.

Tiens, je te cherchais...

TONIO.

Oui... Enfin, tu vas m'expliquer tout, mademoiselle Canut ?...

CANUT.

Tu sais, toi, si tu continues à m'agacer avec cette mauvaise plaisanterie, je me fâcherai.

TONIO.

Quelle plaisanterie ?

CANUT.

De vouloir me faire passer pour une fille.

TONIO.

Comment, tu n'es plus une fille ?

CANUT.

Non ! et v'là un certificat qui le prouve.

TONIO.

Comment, vrai ? Ah ! mon Canut, comme j'aime bien mieux ça !

CANUT.

Et moi donc ?... Tiens, tu le montreras à Gertrude.

TONIO.

Avec plaisir. Je vais même le lui remettre tout de suite, ça lui fera prendre patience.

Il entre à droite.

CANUT, seul.

Il est honnête dans ce qu'il est. Il n'y a pas beaucoup d'héritiers présomptifs comme celui-là.

TONIO, rentrant.

Là, ça y est, elle dort. Si elle se réveille, elle le lira. Dis donc, Canut ?

CANUT.

Quoi ?

TONIO.

Tu ne pourrais pas me dire où se trouve le pays qu'on appelle Cythère.

CANUT.

Cythère ?

TONIO, montrant le livre.

Oui, c'est dans ce livre que je vois pour la première fois le nom de cet endroit. Cythère, d'après mes notions géographiques, serait situé en France, près de Paris, entre Rueil et Chatou, n'est-ce pas ?

CANUT.

C'est Nanterre que tu veux dire, ce n'est pas la même chose. Cythère, c'est une île. Nanterre c'est un cap ; et un cap difficile à doubler, va.

TONIO.

Oui ! Cythère et Nanterre, c'est le contraire. Eh bien, figure-toi que ni ma femme ni moi ne connaissons la route de cette île-là.

CANUT.

Vrai ? Gertrude ne la connaît pas ? J'avais peur, elle est si coquette.

TONIO.

Par où prend-on, dis, pour y aller ?

CANUT.

Ah ! je ne peux pas te le dire à toi, tu es un homme !

TONIO.

Tiens, ça ne se dit donc qu'aux femmes ?

CANUT.

C'est-à-dire que c'est les hommes qui peuvent l'indiquer aux femmes ou bien les femmes aux hommes. Mais ce dernier cas se présente plus rarement.

TONIO.

Oui, je comprends. Les hommes apprennent plus vite la géographie que les femmes. Dis donc, Canut, veux-tu me rendre un vrai service ?

CANUT.

Lequel ?

TONIO.

Ma femme est là qui se désole, qui pleure, qui rage...

CANUT.

Pauvre Gertrude !

TONIO.

Elle commence à m'ennuyer, ma femme ! Je vas te l'envoyer. Veux-tu me faire le plaisir de lui parler à ma place ? Ça fait qu'elle me repassera le résultat de votre conversation.

CANUT.

Mon ami, si je ne devais pas épouser ta femme quand tu vas avoir divorcé, je n'accepterais pas ta proposition ; mais du moment qu'il s'agit de te rendre service, je me dévoue. Envoie-la moi.

TONIO.

Tiens, entre dans la chambre feuille-morte. (Il indique le premier plan gauche.) Veux-tu une lumière ?

CANUT.

Non, je connais les êtres.

TONIO.

Mais pour lire le livre.

CANUT.

Je le sais par cœur.

Il entre à gauche, premier plan.

SCÈNE VI

TONIO, seul.

Comme ça, Gertrude ne pleurera plus... Les hommes seuls peuvent indiquer cette route aux femmes... C'est bien drôle... j'aurais pourtant voulu savoir de la bouche de Canut lui-même...

Il entre à droite, premier plan.

SCÈNE VII

BEL-AMOUR, entrant du fond.

Mon colonel... pardon si je vous dérange... Il n'est pas là... au fait il doit être ici avec sa femme... (Il s'approche de la chambre de gauche, deuxième plan.) Mon colonel il ne répond pas... son attention est portée ailleurs... comment le réveiller?... Ah !... (Appelant.) Toupie !... (Au public.) Le poste est là !... (Appelant.) Toupie !... (Toupie paraît au fond.) Sonnez la générale à la porte du colonel. (Toupie va à la porte de La Grenade et sonne la générale. — Les grenadiers et les gens du village entrent par le fond avec des lanternes. Le duc paraît en haut en costume de nuit.) Allons, bon ! J'ai réveillé tout le village.

SCÈNE VIII

BEL-AMOUR, LES GRENADIERS,
 LES FILLES DU VILLAGE,
 LE DUC, puis LA GRENADE et PITCHOUNETTA.

sortant de leur chambre après le chœur.

Tous ont des chandelles à la main et sont en costumes de nuit.

CHŒUR.

On a sonné la générale,
 Le bruit vient de la grande salle,
 Pour accourir à ce signal,
 Sortons tous de notre local.

LA GRENADE.

Qui vient me déranger ?

PITCHOUNETTA.

Dans un moment pareil.

LA GRENADE.

Pourquoi me réveiller ?

LE DUC.

Dans un simple appareil ?

LA GRENADE.

Je faisais un rêve suave.

LE DUC.

Et moi j'avais un cauchemar.

BEL-AMOUR.

C'est pour une affaire très grave,
 Et qui ne souffre aucun retard.

TOUS.

Dites vite, vite, vite,
 ConteZ l'affaire de suite.

BEL-AMOUR.

C'est à vous, colonel, à vous seul sur l'honneur
Que je dois annoncer cette chose en douceur.

TOUS.

Dites vite, vite, vite,
Coutez l'affaire de suite.

BEL-AMOUR.

Mon colonel sans'hésiter,
Envoyez chacun se coucher.

LA GRENADE.

Vous les faites lever,
Pour aller se coucher.

BEL-AMOUR.

D'un semblable secret je ne puis les instruire...

LA GRENADE.

Eh ! bien, mes bons amis,
Rentrez dans vos logis,
Je n'ai plus rien autre chose à vous dire.
Tout le monde murmure.

TOUS.

On a sonné la générale,
Belle fanfare instrumentale,
Mais ce n'était qu'un faux signal,
Rentrions tous dans notre local.

Les grenadiers et les gens du village sortent.

BEL-AMOUR, à La Grenade.

Renvoyez aussi votre femme.

LA GRENADE.

A tout à l'heure, ma louloute.

PITCHOUNETTA.

Comment Antony, tu m'abandonnes ?

LA GRENADE.

Affaire de service, l'état me réclame.

PITCHOUNETTA.

Mais, Antony, il me semble qu'en ce moment, l'état c'est moi.

LA GRENADE.

Oui, tu es l'Etat-Major!.. mais va te recoucher, va.

Pitchounetta rentre à gauche.

SCÈNE IX

BEL-AMOUR, LA GRENADE.

LA GRENADE, à Bel-Amour.

Qu'y a-t-il ?

BEL-AMOUR.

Il y a, mon colonel, que le conservateur Girassol a quelque chose de très important à vous dire, d'où dépend, paraît-il, le changement de sexe de votre gendre.

LA GRENADE.

Le changement de sexe de mon gendre... diable! et où est-il, ce Girassol?... faites-le venir...

BEL-AMOUR.

Il est dans la rue; il n'ose pas entrer! Il s'est assis sur un banc! Il dit qu'il ne viendra que si vous allez le chercher vous-même.

LA GRENADE.

Sapristi! Je vais m'enrhumer.

BEL-AMOUR.

Il le faut...

LA GRENADE.

C'est bon... j'y vais...

Ils sort par le fond, suivi de Bel-Amour.

SCÈNE X

TONIO, revenant, vêtu du costume de Gertrude.

Ah ! les hommes seuls peuvent indiquer cette route aux femmes... Gertrude dort... elle avait éteint la veilleuse. J'ai mis sa robe. Je me suis fait femme. De cette façon, Canut n'hésitera pas à m'indiquer comme demoiselle, ce qu'il ne peut m'indiquer comme garçon.

I

D'une fille j'ai le costume,
En ai-je aussi tous les attraits ?
C'est singulier, mais je présume
Que mes appâts sont bien complets.
J'ai le pied fin, le menton rose,
La taille ronde et le bras blanc.
Je voudrais bien savoir pourtant
S'il me manque encor quelque chose.

II

Quand un garçon près d'une fille
S'arrête en passant dans le blé,
Son teint s'anime et son œil brille,
Moi, mes yeux n'ont jamais brillé.
Et malgré la métamorphose
Qui me transforme en ce moment,
Je voudrais bien savoir pourtant
S'il me manque encor quelque chose...

SCÈNE XI

TONIO, BEL-AMOUR.

BEL-AMOUR, revoyant par le fond.

Mais c'est elle ! C'est ma Gertrude ! ô bonheur !
Il s'avance.

TONIO.

Bel-Amour !

BEL-AMOUR.

Le petit Tonio ! en femme !

TONIO.

Taisez-vous, marchi-chef ! Je suis sur le chemin de
Cythère.

BEL-AMOUR.

Le chemin de Cythère.

TONIO.

J'y monte.

Il a pris un tabouret, et, monté dessus, il baisse la mèche de
la lampe. — Demi-nuit.

BEL-AMOUR.

Le chemin de Cythère... Je suis curieux d'assister à
ce voyage-là !... Cette horloge !...

Il se cache dedans.

TONIO.

Là ! de cette façon, comprenez-vous, Bel-Amour...
Tiens, il n'est plus là ?... Tant mieux... (Allant à la porte
de gauche.) Monsieur Canut ?... Venez, monsieur Ca-
nut ! Mon mari m'envoie à vous.

SCÈNE XII

CANUT, TONIO, BEL-AMOUR, caché.

CANUT.

Ah ! c'est vous, Gertrude ?

TONIO.

Oui, c'est moi. Ce petit bêta de Tonio, mon mari, m'a dit : Gertrude, va trouver Canut dans la chambre feuille-morte ; il a quelque chose à te dire.

CANUT.

Eh bien, pauvre innocente ! Expliquez-vous ? Qu'attendez-vous de moi ?

TONIO.

Voilà. Nous avons parcouru le petit bouquin que mon père a remis à Tonio. Mais nous ne le comprenons pas et je voudrais avoir des explications pour les transmettre à mon mari.

CANUT.

Avec plaisir !... Citez-moi ce que vous avez retenu.

TONIO.

J'ai retenu ceci :

DUO.

TONIO.

Cythère est un des plus charmants
Parmi les endroits de la terre,
Il a pour les jeunes amants
Des chemins remplis de mystère.

Parfois, et c'est malencontreux,
On le fait à trois, ce voyage ;
Mais pour s'amuser davantage
Il ne faut y aller qu'à deux.

CANUT.

Ce joli chapitre mérite
Qu'on le parcoure un peu plus vite.

TONIO.

On y voit des bosquets épais,
Des tonnelles où l'amour chante,
Et l'on franchit à peu de frais
Cette station ravissante.
Monsieur Cupidon chaque jour
Vous attend dans sa barque neuve
Et vous fait traverser le fleuve
Qui mène à ce beau nid d'amour.

CANUT.

Rien de tout cela ne s'ignore,
Passons quelques pages encore.

TONIO.

Là, pas de regards curieux,
Pas même de garde-champêtre,
Car notre passeur gracieux
S'est empressé de disparaître.
Et tous les deux, sans y penser,
Vous sentez une douce fièvre
Et la lèvre court à la lèvre
Pour lui demander un baiser.

ENSEMBLE.

TONIO.

Il est charmant, ce livre rose,
Quoiqu'il ne dise pas grand' chose.
Certainement il parle bien,
Mais hélas ! il ne m'apprend rien. ...

CANUT.

Vous trouverez que ce livre rose
Ne vous enseigne pas grand' chose,
Pourtant il s'exprime fort bien,
Continuons donc l'entretien.

TONIO.

Je me suis arrêté dans cette excursion
A la première station,
Veuillez m'expliquer la seconde.

CANUT.

Volontiers, la seconde en incidents abonde.
A la seconde station
Les quatre mains n'en font plus qu'une
Et l'on jure par Cupidon,
Que l'amour tient lieu de fortune.
On parle avec émotion,
On ne dit plus rien qu'à voix basse,
Et même je crois qu'on s'embrasse
A la troisième station.

TONIO.

Passons vite à la quatrième,
Ah ! ce voyage que je l'aime.

CANUT.

L'oiseau chante, on ne l'entend plus,
On est plongé dans un doux rêve,
Et l'on s'éveille tout confus
De voir que sitôt il s'achève.
Qu'il était bon de voyager ;
Puis enfin, pour ce qu'il en coûte,
Une fois qu'on connaît la route,
On aime à la recommencer.

TONIO.

Ah ! quelle flamme
Remplit mon âme,
Que de bonheur

Et que d'ivresses,
Que de caresses
J'ai dans le cœur.

CANUT.

Ah ! quelle flamme
Remplit mon âme !
J'ai du bonheur.
Que de tendresses
Et que d'ivresses
J'ai dans le cœur.

TONIO.

Alors, c'est tout ?

CANUT.

Comment, tout ?

LA GRENADE, au dehors.

Parlerez-vous, mille tonnerres !

CANUT.

Ah ! la voix du gouverneur !

TONIO.

Mon beau-père ! Sauvons-nous !

CANUT.

Où ça ?

TONIO.

Là, dans la chambre feuille-morte.

CANUT.

Le voilà ! Eh vite !...

Ils se sauvent.

BEL-AMOUR, entr'ouvrant l'horloge.

Et il laisse sa femme toute seule?.. Mon devoir de
marchi-chef instructeur est de... Oh ! les pères !...

Il rentre dans l'horloge.

SCÈNE XIII

BEL-AMOUR, caché ; LA GRENADE, GIRASSOL.

Girassol apporte une lanterne qu'il pose sur la table. — Jour.

LA GRENADE.

Mille bombardes ! Qu'est-ce que vous me dites là !
Tonio serait votre fille ?

GIRASSOL.

Ma lettre vous a prévenu.

LA GRENADE.

Tonio, une fille !.. Mais c'est Canut qui me l'a remise,
votre lettre.

GIRASSOL.

Canut !...

LA GRENADE.

Et Gertrude qui... en ce moment... Ah ! la pauvre
petite ! Elle n'a pas de chance !.. Il faut vite préve-
nir le duc !.. Il est là-haut, allez le réveiller, moi je
vais chercher ma femme.

GIRASSOL, montrant l'escalier.

Votre...

LA GRENADE.

Notre femme ! Dépêchons ! Quel événement ! Quel
événement ! Entrez sans frapper, allez ! la situation
est assez grave pour ça.

Il disparaissent.

SCÈNE XIV

BEL-AMOUR, sortant de l'horloge.

L'ai-je bien entendu ? Tonio est la fille de Giras-
sol !.. Mais alors une femme... Oh !.. cette fois...
(Ouvre la porte.) De l'obscurité ! Pénétrons-y.

Il sort à la droite.

SCÈNE XV

LA GRENADE, GIRASSOL, PITCHOUNETTA,
entrant de gauche, LE DUC, entrant du fond.

ENSEMBLE.

GIRASSOL.

LES AUTRES.

Ce que je vous apprends là	Que nous apprenez-vous là ?
Est la vérité, oui-dà !...	Que veut dire tout cela ?
Ce mystère est bizarre,	Quel bizarre mystère !
La raison s'égare,	La raison s'égare,
Car cet événement	Un tel événement
Est vraiment surprenant.	Est vraiment surprenant.

PITCHOUNETTA.

Quoi, ce fils serait une fille !

GIRASSOL.

Oui, ce fils est bien une fille.

LE DUC.

Dites la vérité.

GIRASSOL.

C'est la vérité pure
Sortant du puits dans sa simplicité.
Des deux mains, je le jure,
J'ai dit la vérité,
Rien que la vérité,
Toute la vérité.

Reprise de l'ensemble.

LA GRENADE.

Mais alors ils ne doivent rien comprendre au guide que vous leur avez donné. (Appelant.) Gertrude ! Gertrude ! La pauvre petite doit se dire... Oh ! mon Dieu ! Que doit-elle se dire ?...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Qu'y a-t-il donc ?

LA GRENADE.

Mon enfant, où est ton mari ?

GERTRUDE.

Mais là, dans ma chambre.

PITCHOUNETTA.

O comble de l'ingénuité !

GIRASSOL.

Elle se figure que son mari est dans sa chambre.

GERTRUDE.

Mais j'en suis sûre...

LA GRENADE.

Tu en es sûre ? Pauvre enfant ! mais c'est comme s'il n'y était pas, hein ?

GERTRUDE.

Pourquoi donc, papa ?

LA GRENADE.

Dame... parce que... je ne sais pas comment lui dire ça, moi.

LE DUC.

Seriez-vous assez gentille, mon enfant, pour nous dire....

GERTRUDE, baissant les yeux.

Quoi donc ?

LA GRENADE.

Réponds... Nous voulons connaître tes impressions de voyage.

GERTRUDE.

Eh bien... voilà.

RONDEAU.

J'ai consulté le livre rose
 Que vous veniez de me donner,
 Mais n'y comprenant pas grand'chose,
 J'ai dû bientôt l'abandonner.
 Alors éteignant la lumière,
 Je m'endormais quand j'entendis
 Une voix m'appeler : ma chère,
 Avec un accent très épris.
 C'était mon mari moins timide
 Qui me disait des mots bien doux :
 Je ne sais s'ils sont dans le guide,
 Mais sans doute ils n'y sont pas tous.
 Il me parlait... à son langage
 Je tâchais d'accorder le mien.
 C'était comme un joli ramage
 Que mon cœur comprenait fort bien.
 J'y prenais un plaisir extrême,
 C'est à ce moment imprévu
 Pendant qu'il me disait : je t'aime,
 Que vous l'avez interrompu.
 Mais j'y veux retourner de suite,
 C'est mon droit et c'est mon devoir,
 Afin de connaître la suite.

Bonsoir ! (bis.)

LA GRENADE.

Mais, ma pauvre enfant, ce n'est pas un homme que tu as épousé, c'est une femme.

GERTRUDE.

Une femme ? Jamais ! Lisez ceci que j'ai trouvé sur la table de ma chambre.

LA GRENADE, lisant.

Je certifie que l'homme qui s'est présenté à moi, ce soir, 2 avril, n'est pas une femme. Signé : Huntel.

TOUS.

Un homme !

PITCHOUNETTA.

Alors, qu'est-ce que vous nous chantez donc, vous ?

GIRASSOL.

Dame, je ne sais plus !... Mais je vous assure que quand elle était petite...

LA GRENADE.

Etes-vous sûr de vous y connaître.

GIRASSOL.

Je suis sûr qu'autrefois... (A lui-même.) Oh ! non, ce n'est pas possible ! (Appelant à droite.) Tonio ! Tonio !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, TONIO.

TONIO, sortant de la chambre de gauche.

Qu'y a-t-il ? Que veut-on ?

TOUS.

Tonio, en femme !

LA GRENADE, à Gertrude.

Qu'est-ce que tu nous disais donc, toi, qu'il était là ?
Il montre la chambre à droite.

GERTRUDE.

Mais alors !... Qui donc est dans ma chambre ?
Elle entre dans sa chambre.

PITCHOUNETTA.

Un séducteur !...

GIRASSOL.

Un suborneur...

LA GRENADE.

Un bandit !... (Appelant au fond.) A moi, grenadiers...
Venez tous !

TONIO.

Je suis curieux de voir ce bandit-là, moi...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LES GRÉNADIERS, HABITANTS
et FILLES DU VILLAGE,
puis BEL-AMOUR, puis CANUT.

TOUS, entrant par le fond.

Quoi !... Qu'y a-t-il ?

LA GRENADE.

Un malfaiteur... Là, dans la chambre de ma fille !

GERTRUDE, amenant Bel-Amour.

Eh bien, voulez-vous venir, vous ?

BEL-AMOUR.

Grâce, mon colonel !...

TOUS.

Le marchi-chef !

LA GRENADE.

Lui... toi... misérable !

Il lève le bras.

GERTRUDE.

Oh ! ne le gronde pas, papa.

BEL-AMOUR.

Mais, mon colonel, le mariage de Gertrude ne compte pas, puisque Tonio est une fille...

GIRASSOL.

Mais oui, la mienne...

LA GRENADE.

C'est vrai !...

LE DUC.

Eh bien, et mon fils ?

GIRASSOL.

C'est Canut...

LE DUC.

Mon fils est Canut !

LA GRENADE.

Canut est un garçon ?

GIRASSOL.

Parbleu !...

LA GRENADE.

Mais alors il s'est moqué de moi ce Canut... (Appelant.) Canut !...

TOUS.

Canut !...

CANUT, venant de gauche.

On m'appelle !...

LA GRENADE, furieux.

Avance un peu ici... toi !... Tout est découvert !...

CANUT, à part.

Tout est découvert!... (Se jetant aux pieds de Gertrude.)
Oh! pardon, Gertrude... pardon.

GERTRUDE.

Pardon?... de quoi?

LA GRENADE.

Oui... de quoi?

CANUT.

De lui avoir expliqué le guide?...

TONIO.

Ce n'est pas à elle que tu l'as expliqué, Canut... c'est
à moi.

CANUT.

A toi?..

LA GRENADE.

Mais oui... puisqu'elle est la fille de Girassol.

CANUT.

Ah! bah!

TONIO.

Oui, Canut, je m'explique maintenant, notre ami-
tié, c'était de l'amour!...

ENSEMBLE.

CANUT et BEL-AMOUR. TONIO et GERTRUDE.

C'est un jeu de l'amour,	C'est un jeu de l'amour,
C'est lui, quoi qu'on en dise,	C'est lui, quoi qu'on en dise,
Le divin troubadour	Le divin troubadour
Qui fit cette méprise.	Que fit cette méprise.
C'est lui dans le mystère	C'est lui dans le mystère
Et l'ombre de la nuit,	Et l'ombre de la nuit,

Qui près de toi, ma chère,	Qui ce soir pour me plaire,
Tout doucement a dit :	Tout doucement m'a dit :
Ne tremble pas, mignonne,	Ne tremblez pas, mignonne,
Laisse l'amour parler,	Et laissez-vous aimer.
Le baiser qu'il te donne	Le baiser qu'on vous donne
Ne doit pas te fâcher.	Ne doit pas vous fâcher.
Reçois mon doux baiser,	Gardez mon doux baiser
Ah ! laisse-moi t'aimer.	Et laissez-vous aimer.

LA GRENADE.

Demain, vers les midi,
 Nous signerons ici
 Ce double mariage auquel nous ferons fête.

TONIO.

Quoi ! faut-il à demain,
 Remettre notre hymen ?

LA GRENADE.

Je le décrète !

TONIO, au public.

Air : Quand les gob'lets.

Pour que notre mariage
 Soit heureux et fortuné,
 Il faut que votre suffrage
 Ici lui soit accordé.
 A tous, notre peur est grande,
 Colonel ou grenadier,
 Ce soir chacun se demande
 Ce qui va se décréter ?
 Oui, tous les cœurs de Mont-Cornette
 Font leurs tics-tocs et leurs tintins,
 Mais vous sauriez les mettre en fête
 En frappant dans vos mains.

FIN